

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Etranger... Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

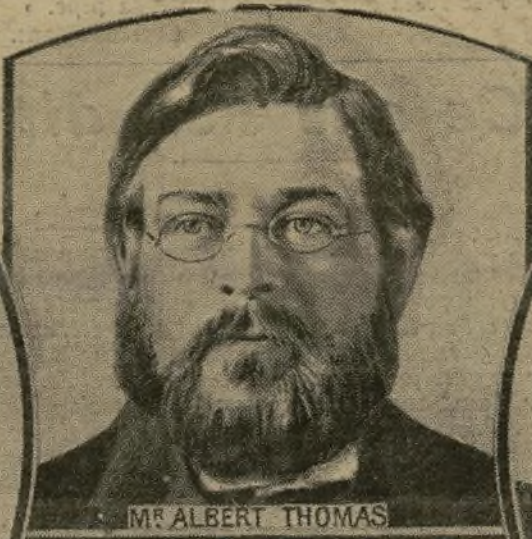
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-41, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

LES NOUVEAUX MINISTRES (Voir page 12 les sous-secrétaires d'Etat)



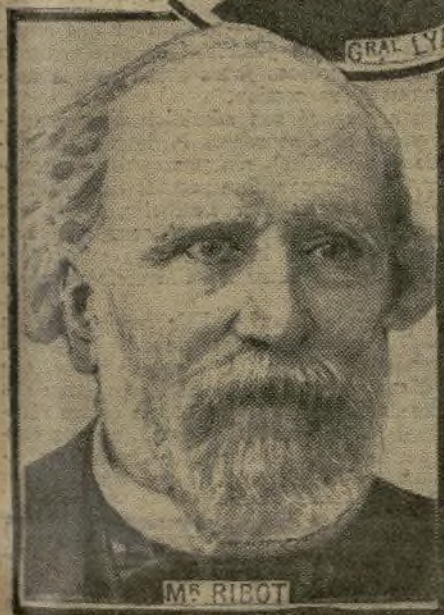
GRAL LYAUTEY



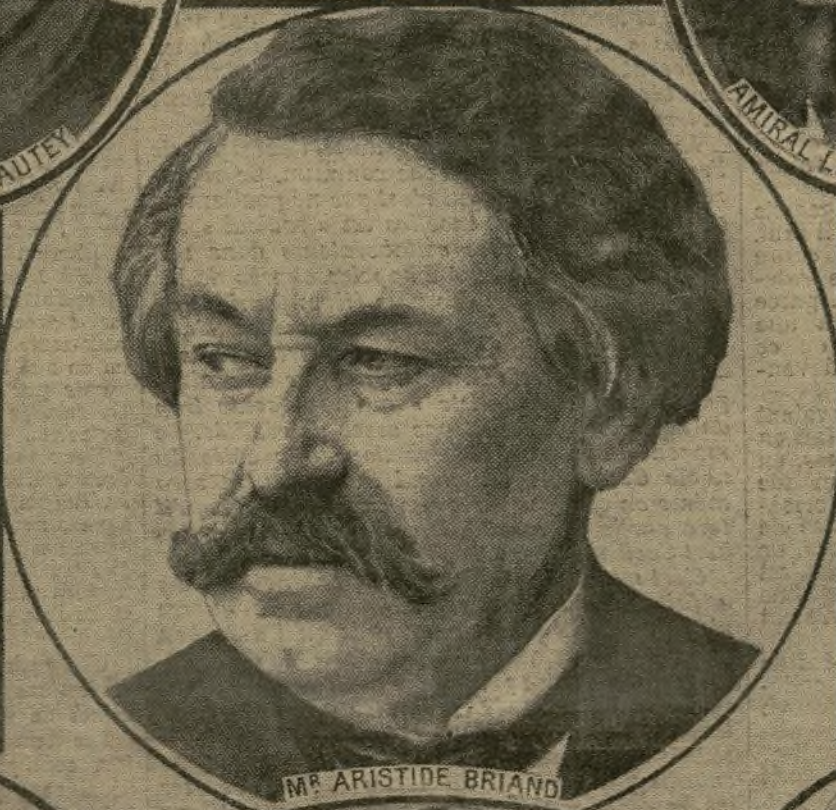
MR ALBERT THOMAS



AMIRAL LACAZE



MR RIBOT



MR ARISTIDE BRIAND



MR HERRIOT



MR MALVY



MR VIVIANI



MR CLEMENTEL

Voici neuf des dix ministres qui font partie du nouveau cabinet Briand. On trouvera, en page 3, avec la photographie de M. Doumergue, qui conserve le portefeuille des Colonies, les noms et les attributions des membres du ministère, qui comprend, avec ces dix personnages, plusieurs sous-secrétaires d'Etat et conseillers techniques, dont MM. Clavelle, Loucheur et Justin Godart

(Phot. Henri Manuel, Gerschel et illustration.)

Une heureuse nouveauté

La censure... On ne parle pas ici de la censure diplomatique ou militaire, ni, encore moins, de la censure politique, dont l'existence même est niée, mais de la censure des mœurs.

Elle s'exerce en temps de guerre comme en temps de paix. Pour elle, le temple de Janus ne ferme ni l'hiver ni l'été. Elle ne saurait désarmer sans trahison. L'arme qu'elle brandit n'est pas une paire de ciseaux. Elle n'est pas toujours à retrancher : on l'a vue, au contraire, allonger des robes qui étaient trop courtes.

Une certaine âpreté lui sied ; mais elle doit être aussi juste qu'elle est sévère, et se défendre du parti pris.

S'en est-elle défendue depuis le commencement de la guerre ? On ne l'oserait jurer. Il semble qu'elle ait critiqué toutes les modes nouvelles indistinctement. Tantôt, c'était au nom de la bienséance ; tantôt, c'était au nom du patriotisme ou du goût, et même du sens commun. Quand elle ne pouvait alléguer aucune raison de ces divers ordres, elle se contentait de tourner les modes en dérision, et, chose curieuse, elle avait toujours les rieurs de son côté.

Passons l'éponge sur ces regrettables abus. Voici enfin une nouveauté aimable et toute fraîche, que les censeurs les plus chagrins peuvent approuver sans réserve. Donnons-nous le plaisir de louer.

Les femmes se mettent à la pipe.

— Plait-il ?

— Mais oui, à la pipe.

— On le saurait ?

— On le sait. J'en ai vu. Je n'ai pas rêvé.

Tout récemment, une décision de l'autorité militaire reconnaissait aux poilus le droit d'emmener avec eux leur pipe en permission et de lui faire prendre l'air des villes. On peut observer, en se promenant par les rues, qu'ils profitent à peine de cette tolérance. Ces braves gens sont la timidité même dès qu'ils ne se trouvent pas face à l'ennemi.

— Souhaitez-vous que leurs femmes les encouragent à fumer la pipe en leur donnant l'exemple, dans l'intimité, ou même dehors ?

— Parbleu ! Mais vous n'allez pas gronder encore contre une coutume qu'avoue l'hygiène, que justifie l'histoire de France, qui aidera certainement à la renaissance de la famille, et qui ne sera pas d'un petit appoint à nos futurs budgets ?

Le temps n'est pas si loin où la cigarette même était interdite aux femmes comme il faut. Une femme qui fumait la moindre chose « voulait se donner un genre ». Un genre d'atelier. On passait le tabac à George Sand, parce qu'on était bien tranquille : il y avait une George Sand, rien ne faisait prévoir, en ce temps-là, qu'il pût y en avoir deux ou davantage. Depuis !

On passait le tabac aux femmes qui avaient voyagé en Orient, ou en Russie, ou bien fait en Espagne, en Italie, un stage suffisant. Mais, en ce temps-là, on ne voyageait guère, et le monde n'accordait aux femmes pas plus d'autorisations de fumer que la Préfecture de police ne leur en accorde, pour des motifs similaires, de porter l'habit masculin. Aujourd'hui, qui n'est allé en Orient, en Russie, en Italie ? Si c'est une excuse recevable, toutes les femmes devraient fumer.

En effet, la plupart fument. Félicitons-les de ne plus le faire en cachette, comme des collégiens. Puisqu'elles sont guéries de la fausse honte, qu'elles renouent aussi à la superstition. Pourquoi la cigarette seule, et non la pipe ?

Un philosophe du dix-neuvième siècle a écrit qu'on ne fait pas au scepticisme sa part et que, s'il se glisse dans l'entendement, il l'envahit tout entier. Selon ce principe de Royer-Collard, « quoi qu'en dise Aristote et sa docte cabale », on ne fait point davantage sa part au tabac. La cigarette mène fatalement à la pipe. C'est tant mieux.

La pipe est plus saine. La cigarette n'est ni plus élégante, ni plus féminine. Prétendriez-vous en remonter, sur ces matières, aux femmes du grand siècle ? Elles ne fumaient point la cigarette, pour plusieurs raisons, dont la plus péremptoire était sans doute qu'on ne connaissait point la cigarette, de leur temps ; mais elles fumaient la pipe, et, pour être plus sûres d'en fumer de bonnes, de qualifiées, point des pipes pour rire, elles les empruntaient aux soldats du corps de garde. Si vous n'en savez rien, c'est que vous n'avez pas lu Saint-Simon.

Vous m'objecterez, si vous l'avez lu, qu'il est vrai que les princesses fumaient la pipe, mais que Louis XIV, arbitre qu'on ne saurait récuser, jugeait cette mode détestable et dégoûtante. Je vous répliquerai, ayant lu le récent livre du docteur Cabanès sur la princesse Palatine, qu'elle ne jugeait pas la mode du tabac moins détestable et moins dégoûtante. Or, le mauvais goût de la Palatine n'était pas moins infaillible que le bon goût de Louis XIV. Il me paraît im-

possible que cette Boche du dix-septième siècle n'eût pas toujours tort. Elle condamne la pipe : je l'absous, par esprit de contradiction.

Au moment que des impôts nouveaux sont nécessaires, entre autres un impôt sur le tabac, il faut pousser à la consommation. N'hésitons pas, mobilisons les femmes, si j'ose m'exprimer ainsi. Vous me direz qu'à l'égard du fisc il serait désirable que ces dames renoncassent à la cigarette, non pour la pipe, mais pour le cigare ? Je le désire !... Je ne doute pas qu'elles ne viennent au cigare : il n'y a que le premier pas qui coûte.

En attendant, et bien qu'elles aient, pour le temps de guerre, adopté la coutume de fumer leur pipe même à la terrasse des cafés, on ne peut nier que la pipe soit plutôt faite pour l'intérieur, la cigarette pour la rue. C'est là un sérieux avantage moral de la pipe, que nous apprécierons mieux quand la paix sera revenue.

Peut-être qu'on écrira un jour, sur la tombe de nos sédentaires compagnes :

« Elle resta chez elle, à fumer sa pipe. »

Abel Hermant.

Ce que l'on dit

En attendant...

M. Lloyd George vient de constituer un cabinet-conseil de guerre qui se compose, avec lui, de cinq personnes. Sur les quatre restantes, l'une est sir Edward Carson, qui avait été, avant cette guerre, son adversaire politique résolu sur la question d'Irlande. Une autre est M. Bonar Law, avec lequel, quand il ne s'agissait pour l'Angleterre que de réformes intérieures, il ne s'entendait en rien. Et je ne suppose pas qu'il y eut jamais entre lui et l'aristocratie d'ord Milner beaucoup plus d'atomes crochus. Pas plus du reste qu'avec lord Derby, M. Balfour, et lord Robert Cecil qui, s'ils ne font point partie « du Comité de guerre » de ce cabinet, joueront cependant un rôle important dans la combinaison, le premier à la Guerre, les deux autres aux Affaires étrangères.

M. Lloyd George donne ainsi l'exemple de l'énergie allée au pur sens commun. Ce vigoureux homme d'Etat, qui n'est pas né gentleman, et qui est jusqu'aux moelles un « radical » n'a pas été chercher ses collaborateurs dans son parti, et n'a pas craint d'appeler auprès de lui des gentlemen issus des plus fières familles de la vieille Angleterre, en les associant d'ailleurs à un simple ouvrier, à un « travailleur » — dans la pratique Grande-Bretagne on n'aime pas le mot « socialiste » qui représente trop de théories creuses et pas assez de réalités. Le maçon Henderson siégera donc aux côtés du noble Cecil, fils du grand Salisbury, et sera même en quelque sorte son supérieur, puisqu'il fera partie du comité de guerre, dont lord Robert Cecil n'est point.

C'est que le chef du nouveau cabinet anglais a fait cette simple réflexion que la guerre n'était point la paix. Je vous dis qu'il a du bon sens ! En temps de paix, les membres d'un ministère doivent se recruter uniquement dans l'opinion au pouvoir et donner des gages, par leur choix, aux différentes nuances de cette opinion. Mais du moment qu'en guerre il ne s'agit plus y avoir de partis il faut recruter les hommes d'action où ils se trouvent et leur donner des places d'action — non pas des sinécures honorifiques.

Du reste, les conservateurs anglais rendent à Lloyd George la confiance qu'il leur témoigne. Je viens de voir je ne sais combien de généraux britanniques, presque tous appartenant à la meilleure aristocratie. En apprenant que ce fils d'un petit instituteur de campagne devenait leur chef, ils ont dit : « Good ! » et se sont frotté les mains.

Pierre Mille.

Edmond Pezon est mort. Il avait hérité de son père un nom célèbre et l'art de dompter les fauves par la douceur. Car jamais le père Pezon n'avait frappé ses lions ; il tenait à honneur d'être aimé d'eux et non d'en être craint.

Aussi bien, notre Léon Cladel, l'ami des bêtes, qui accueillait des « kyrielles » de chiens et de poules jusque dans sa salle à manger de Sévres, se prit-il d'affection pour le dompteur. C'est le père Pezon qui lui servit de modèle dans son roman : *Ompdrailles, le tombeau des lutteurs*.

Edmond Pezon s'égarait un moment dans la politi-

que. Il se présenta aux élections législatives de la Lozère ; mais il échoua. Il vient de mourir très pauvre. En 1910, sa ménagerie fut entièrement noyée lors des inondations de Château-Thierry. Il allait courageusement recommencer sa fortune quand la guerre éclata. D'autres bêtes féroces venaient d'envahir la France ; elles ont fait oublier celles, certes moins féroces, d'Edmond Pezon, qui est mort ruiné.

On annonce qu'un « ouvroir colonial » va s'ouvrir non loin de l'Opéra. Mais ne supposez point que les dames qui y tricoteront doivent appartenir nécessairement à la race noire ou jaune.

L'« ouvroir colonial » se bornera à n'employer pour confectionner ses chandails et chaussettes que de la laine provenant de nos colonies, et l'on ne saurait qu'applaudir à son intention patriotique.

En effet, sur deux millions et demi de quintaux de laine qui constituent notre importation annuelle, nous n'en faisons venir que 97.000 de notre domaine colonial. Sur 634 millions que nous dépensons pour notre achat annuel de laine, nos colonies n'encaissent que 14 millions !

Souhaitons que beaucoup d'ouvriers deviennent des ouvriers coloniaux et empêchent l'or français de sortir de chez nous !

MEDAILLON

Edouard Herriot

Edouard Herriot est un homme étonnant : il a toujours été jeune.

Jeune ministre — il a quarante-quatre ans — il avait été jeune professeur, jeune maire, et jeune sénateur.

Jeune professeur : je me rappelle cette anecdote authentique qui fit la joie des potaches lyonnais. Herriot, en sortant de Normale, où il laissa le souvenir d'un sujet excessivement brillant, plein de science et de gaieté, avait été envoyé presque directement comme professeur de rhétorique au lycée Ampère, à Lyon. Or, un jour, à l'heure où les élèves sont en classe, le proviseur le rencontra qui traversait les couloirs de l'administration, une cigarette à la bouche.

— Que faites-vous là, mon jeune ami ? lui demanda-t-il. A cette heure, vous devriez être en classe et il est défendu de fumer.

En souriant, Herriot se fit reconnaître.

Jeune sénateur : élu en 1912, alors qu'il n'avait pas quarante ans — l'âge légal — on lui fit des objections qui tombèrent... de justesse ! Il atteignait sa quarantième année quelques jours avant que le nouveau Sénat n'ouvrit sa session.

Herriot, qui a marqué son administration municipale à Lyon par tant d'heureuses initiatives (la dernière fut la fameuse Foire), n'a pas oublié sa grammaire grecque, qu'il honore d'un respect que, personnellement, je trouve excessif. N'avait-il pas mis, sur un de ses bulletins trimestriels : « A compromis son avenir par son dédain de la grammaire grecque. » De fait, je ne suis pas entré à l'Université. Lui en est sorti.

Deux mots de Mme Herriot. Elle est la fille du docteur Rebatel, l'ancien président du conseil général du Rhône. Femme de l'esprit le plus distingué, elle assume avec dévouement et efficacité la direction des œuvres si utiles en faveur des prisonniers et des réfugiés qui font, de l'hôtel de ville de Lyon, un des centres les plus actifs de la solidarité et de la bienfaisance françaises. — J. M.

Une petite statistique vient d'établir dans quelles professions se recrutent surtout les ouvrières des usines de guerre.

Les fleuristes — le croirait-on ? — fournissent un fort contingent. Les modistes, les couturières ne dédaignent pas de faire servir leurs « petites mains » à la défense nationale. Mais ce sont les anciennes domestiques qui remplissent surtout nos usines militarisées.

L'Etat-patron, dont on a tant médité, serait-il encore moins « ennuyant » qu'un patron tout court ?

Parmi les ci-devant domestiques, devenues obusettes, les cuisinières figurent en majorité ; c'est peut-être parce qu'en ce temps d'œufs rares tourner une omelette devient plus difficile que tourner un obus !

A propos d'allumettes.

Une superstition courante parmi les fumeurs prétend qu'allumer bon troisième son cigare, ou sa cigarette, à une allumette qui a déjà servi à deux fumeurs porte malchance.

L'autre jour, dans un wagon de chemin de fer, trois jeunes officiers se servirent de la même allumette pour allumer leurs cigarettes.

Un vieux major occupait un des coins de la voiture.

— Donnez-moi cette allumette, commanda-t-il d'une voix qui ne souffrait pas la désobéissance.

Il la fit brûler jusqu'au bout entre ses doigts.

— Maintenant, dit-il, la mauvaise chance est brisée.

Le Veilleur.

Le nouveau Cabinet Briand se compose de dix ministres

CINQ D'ENTRE EUX CONSTITUERONT UN COMITÉ DE GUERRE PERMANENT

Le nouveau ministère a été constitué hier de la façon suivante :

Président du Conseil et Affaires étrangères.....	M. ARISTIDE BRIAND.
Justice, Instruction publique et Travail.....	M. RENÉ VIVIANI.
Finances.....	M. RIBOT.
Intérieur.....	M. MALVY.
Guerre.....	GÉNÉRAL LYAUTEY.
Marine.....	AMIRAL LACAZE.
Economie Nationale (Commerce et Industrie, Agriculture).....	M. CLÉMENTEL.
Ravitaillement civil et militaire et Transports.....	M. HERRIOT.
Armements et Fabrications de guerre.....	M. ALBERT THOMAS.
Colonies.....	M. DOUMERGUE.

SOUS-SECRÉTAIRES D'ÉTAT

Service de santé.....	M. JUSTIN GODART.
Transports.....	M. CLAVEILLE.
Fabrications de guerre....	M. LOUCHEUR.

Des directions techniques, dont les titulaires seront vraisemblablement désignés aujourd'hui, seront créées d'autre part pour les mines et la marine marchande. On citait hier, pour ces directions, les noms de M. Coste, directeur des mines de Blanzy, et de M. Hubert Giraud, directeur de la Société Générale des Transports maritimes à vapeur.

Le gouvernement se présentera jeudi devant les Chambres

Le ministère ainsi constitué aurait pu se présenter cet après-midi devant la Chambre. Mais le Sénat ne devant siéger que demain jeudi, le président du Conseil a jugé préférable que le gouvernement se présentât le même jour devant les deux assemblées.

Il n'y aura d'ailleurs, vraisemblablement, aucune déclaration ministérielle. Le président du Conseil se contenterait d'exposer verbalement les vues et intentions de son gouvernement et de se mettre à la disposition des deux assemblées.

Un comité de guerre

Un comité de guerre, dont feront partie le président du Conseil et les ministres des Finances, de la Guerre, de la Marine et des Armements et Fabrications de guerre, va être créé d'autre part.

Aux réunions de ce comité de guerre, composé des cinq ministres que nous venons d'indiquer, pourra assister, avec voix consultative, le général commandant en chef — le général Joffre — conseiller technique du gouvernement.

Les nouveaux ministres

Sur les dix membres de ce nouveau cabinet, huit appartenaient au cabinet précédent. Les deux autres, le général Lyautey et M. Herriot, n'avaient pas encore été ministres. Mais ils n'en sont plus, ni l'un ni l'autre, à faire leurs preuves.

L'œuvre du général Lyautey est connue. Elle lui assure, à côté des vainqueurs de la Marne, de l'Yser et de la Somme, et à côté des défenseurs de Verdun une place dans la reconnaissance nationale. La campagne qu'il dut, au début de 1914 et pendant vingt-deux mois, mener au Maroc, fut plus pacifique que guerrière. Elle eut pour résultat la pacification complète du pays.

Remarquable administrateur, le général Lyautey, qui se proclame volontiers « un élève de Gallieni », est âgé de 62 ans.

Edouard Herriot, qui appartient à l'Université, a débuté dans la vie politique comme conseiller municipal, à Lyon. Il succéda, comme maire de cette ville, à M. Augagneur, quand celui-ci devint gouverneur général de Madagascar.

Il a déployé des qualités d'administrateur auxquelles ses adversaires politiques mêmes rendent hommage. En 1912, il se présenta aux élections sénatoriales et fut élu.

Quant à M. Loucheur, ingénieur, ancien élève de Polytechnique, il est un des gros industriels de France qui ont déjà collaboré aux fabrications de matériel de guerre.

M. Painlevé a refusé de rester

M. Painlevé, ministre démissionnaire, ne fait pas partie, on le voit, de la nouvelle combinaison. M. Aristide Briand a toutefois insisté auprès de l'ex-ministre de l'Instruction publique pour obtenir son concours. Mais M. Painlevé demandait le portefeuille de la Guerre avec certaines conditions concernant le haut commandement. Lundi soir, il

renouvelait ces conditions par lettre au président du Conseil.

M. Aristide Briand faisait appeler, hier matin, M. Painlevé et le pressait à nouveau de faire partie du nouveau ministère. Sans doute n'a-t-il point acquiescé suffisamment aux conditions posées par l'ex-ministre de l'Instruction publique, car celui-ci, au sortir de l'entretien, déclarait qu'il ne ferait pas partie du nouveau ministère.



M. DOUMERGUE

Il avait été question, ces jours-ci, de refaire de l'Administration coloniale une dépendance du ministère de la Marine. Cette solution n'a pas prévalu, et le ministère des Colonies subsiste, avec M. Doumergue comme titulaire.

Le général Gouraud ira au Maroc

L'entrée du général Lyautey rend vacant le poste de résident général de France au Maroc. On pré-



GÉNÉRAL GOURAUD

tait hier au président du Conseil l'intention d'appeler à ces hautes fonctions le général Gouraud.

LA SITUATION MILITAIRE

Les Russes progressent encore en Moldavie

LES ROUMAINS RESISTENT A L'EST DE PLOESCI

L'ennemi a encore tenté des reconnaissances sur divers points de notre front, notamment en Champagne et dans la région de Lassigny. Il fait de même sur le front russe, où une attaque assez vive a été lancée près de Zonbilno, sur la voie ferrée de Lutzk à Vladimir-Volynski, et repoussée.

Dans les Carpathes et en Moldavie, ce sont des contre-attaques qui ont été prononcées sur les positions conquises récemment par les Russes, depuis le mont Capoul, au nord de la passe de Dorna-Vatra, jusqu'à la vallée de l'Uz, au sud de la passe de Gyms. Non seulement ces contre-attaques n'ont obtenu aucun résultat, mais nos alliés se sont emparés d'une hauteur au sud de la vallée de l'Uz. Les dépêches allemandes indiquent qu'ils ont également progressé dans les Carpathes, autour de Valeputna.

En Roumanie, l'armée austro-allemande fait toujours effort pour se glisser le long des montagnes, vers le débouché de la passe de Buzeu. Mais elle reste, comme hier, arrêtée sur la rive gauche de la rivière Cricov, à l'ouest de Mizil, et une attaque directe par la passe n'a pas eu plus de succès. Plus au sud, l'ennemi prétend avoir atteint Urziceni, sur la rive gauche de la Ialomita. Il faudrait savoir s'il a pu s'établir dans cette région où s'il n'y a envoyé que des reconnaissances.

En Macédoine, les opérations ont été entravées par la neige sur la ligne de hauteurs où l'ennemi se maintient au nord de Monastir, mais la lutte d'artillerie reste très vive et fait présager une reprise des attaques aussi prompt que le temps le permettra.

On voit que, sur tous les fronts, la situation est arrivée à un instant critique. Les forces des deux partis s'accroissent derrière la barrière des tranchées et se tendent pour un nouvel effort. Que l'ennemi vienne de remporter une victoire importante dans les Balkans, c'est ce que nul ne saurait contester. Mais cette victoire n'est pas décisive, et demain tout peut être remis en question. Nos ennemis savent fort bien qu'un rapide déclin a chance de suivre l'apogée de puissance militaire où ils semblent parvenus, et il n'y aurait rien de surprenant à ce qu'ils tâchent de saisir une occasion qui ne se représentera plus.

Jean Villars.

AVANT LA SEANCE DU REICHSTAG

Le glaive d'Hindenburg et le rameau d'olivier de Bethmann-Hollweg

Hier, le chancelier aura pris la parole au Reichstag. Son discours, dont nous n'aurons pas le contenu avant demain, a été annoncé d'avance comme un événement historique, d'une importance inaccoutumée. Pour l'entendre, les députés allemands qui sont au front ont été convoqués. Des conciliabules, des conseils de guerre se sont tenus entre les alliés des puissances centrales, et il semble bien que les termes des paroles qui auront été prononcées par le chancelier aient été arrêtés entre les quatre souverains alliés, les chefs militaires et les principaux des princes allemands confédérés. Enfin, on se souvient que M. Radoslavof a promis, ces jours derniers, que les gouvernements de l'Europe centrale seraient prochainement en état d'apporter à leurs Parlements et à leurs peuples des nouvelles « réjouissantes ».

Ce que M. de Bethmann-Hollweg a dit, on peut le supposer et même l'annoncer d'avance. La paix aura été l'objet de son discours, cette paix insaisissable après laquelle court l'Allemagne et qu'elle croit avoir trouvée à Bucarest. Lasse de la guerre qu'elle a déclarée à l'Europe, l'Allemagne voudrait lui déclarer aujourd'hui la paix : ceci est plus difficile que cela, et la « paix brusquée », selon l'heureuse expression que notre confrère Grosclaude employait justement hier, ne se déclanche pas aussi aisément qu'une attaque brusquée.

En attendant le discours du chancelier, nous avons d'ailleurs de nouveaux propos d'Hindenburg. Ces propos sont évidemment la préface de ce discours. Ils sont destinés à convaincre

le monde de la confiance de l'Allemagne en elle-même, de la certitude de vaincre qui anime ses chefs, de telle sorte que le gouvernement impérial apparaisse encore plus magnanime et plus modéré en proposant de mettre bas les armes.

Mais à quelles conditions le proposerait-il ? On peut s'en rendre compte par les paroles d'Hindenburg qui considère l'Allemagne comme pleinement victorieuse, qui se dit certain que l'Entente ne peut plus remporter aucun succès militaire et qui la menace, pour le printemps, de batailles plus formidables que jamais, de vraies « batailles d'Armageddon ». Les Allemands, en un mot, veulent « faire Charlemagne ». Et voilà ce que les Alliés ne peuvent pas admettre. Voilà ce qu'ils n'admettront pas.

C'est à travers la conversation d'Hindenburg que devra être lu le discours du chancelier. Il faudra le lire également à la lumière des événements intérieurs de France et d'Angleterre. Les transformations ministérielles ont fait croire aux Allemands que leurs ennemis commençaient à se lasser. Ils ont interprété tout au rebours de la vérité psychologique des crises d'où l'énergie de l'Entente doit sortir, au contraire, accrue et sa volonté retremée. C'est le genre d'erreur que nos ennemis auront commis si souvent.

D'ailleurs, l'accueil que fera le gouvernement anglais aux ouvertures du chancelier ne tardera guère. Ce n'est pas sans dessein que M. Lloyd George a remis à jeudi ses débuts devant la Chambre des communes. Si le discours de M. de Bethmann-Hollweg doit être, comme le dit la presse allemande, d'une importance historique, la réponse du nouveau ministère anglais, nous pouvons l'assurer, sera à la hauteur de l'événement.

Jacques Bainville.

L'interview d'Hindenburg

Le chef suprême de l'armée allemande a choisi pour auditeur le correspondant germano-américain von Wiegand. Nous extrayons les passages suivants de la dépêche que, du « grand quartier général des puissances centrales », von Wiegand câble à New-York :

— Notre situation militaire, m'a déclaré le maréchal von Hindenburg, est bonne sur tous les fronts. En Roumanie elle est excellente. L'année 1916 se termine par des succès et des résultats positifs pour l'Allemagne et ses alliés ; or, l'année qui finit coïncide presque avec la fin de la première moitié de la troisième année de guerre. Nous avons lieu d'être satisfaits de l'année passée. Nous sommes satisfaits de ce qui a été accompli, nous n'avons aucune crainte pour l'année à venir, et nous ne sommes tourmentés d'aucune façon par la pensée des événements futurs.

— Et que pensez-vous, Excellence, demandai-je, de la situation de l'Entente ?

— Les puissances de l'Entente, malgré leur supériorité numérique, et bien qu'elles puissent tirer des ressources de la plus grande partie de l'univers, n'ont été capables d'obtenir un succès décisif nulle part, ni quoi que ce soit qui y ressemble. En 1915, les puissances de l'Entente ont consolidé leurs populations avec des promesses, des prédictions, et en leur faisant concevoir des espérances de succès pour 1916. 1916 finit, et de nouveau on console les peuples avec la perspective de 1917. Ce fait est la meilleure critique de l'Entente ; il doit sembler assez éloquent à lui seul pour tous les gens dont l'esprit est ouvert à la vérité et à l'évidence des faits.

Et alors, voici le point central, si l'on peut dire, de cette interview, la déclaration que son seul but était de provoquer : le correspondant germano-américain, bien stylé, pose la question de la paix qui doit permettre à Hindenburg une réponse où celui-ci mêlera, avec une habileté un peu maladroite, l'affirmation de la force allemande et celle du pacifisme (?) allemand.

— Alors, pourquoi continuer la guerre et massacrer tant d'êtres humains ? demandai-je.

— Demandez-le à nos adversaires ; pas à moi.

Telle fut la réponse laconique.

— Dois-je comprendre que vous êtes prêts à faire la paix ?

— Cela, répondit Hindenburg, lorsque nous aurons imposé notre volonté aux puissances de l'Entente. Et voici quelle est notre volonté : que cette coalition de l'Entente comprenne bien que l'Allemagne n'a pas été écrasée ; que l'Allemagne et ses alliés ne peuvent être écrasés, comme on l'avait prémédité ; que l'Allemagne et ses alliés doivent prendre les garanties nécessaires pour leur sécurité future et pour protéger leurs populations contre une semblable coalition et de semblables desseins ; que l'Entente reconnaisse le droit de l'Allemagne et de ses alliés à se développer et à prendre part aux pacifiques luttes économiques avec les mêmes droits et les mêmes privilèges que les autres puissances.

Hindenburg, revenant sur la question militaire, fait bon marché de notre armée d'Orient, des Russes, et, sur notre front, des forces franco-britanniques, qui n'ont pas percé sur la Somme.

— Mais vos adversaires font des efforts herculéens, une préparation gigantesque pour le printemps.

— Nous aussi, répliqua promptement Hindenburg.

— Alors ce sera, au printemps, une bataille monstrueuse, dont la bataille de la Somme, avec son demi-million de pertes, n'aura été que le pâle prélude ?

— C'est possible, si la France et l'Angleterre tiennent à faire de pareils sacrifices pour venir se briser sur le mur de notre front occidental.

— D'après ce que j'ai pu observer, dans la bataille de la Somme les Allemands étaient inférieurs à leurs adversaires en artillerie.

— Cela a été exact pendant un certain temps, mais ne l'était plus dans les dernières semaines ; et les Anglo-Français s'apercevront que ce sera plus inexorable encore au printemps prochain, remarqua Hindenburg d'un ton farouche, en insistant particulièrement sur ces derniers mots.

— L'Entente n'attribue-t-elle pas une bonne partie de son échec à la malchance et au manque d'unité de direction et de commandement ?

— Dans la guerre, la chance a tendance à aller vers ceux qui sont capables. Voilà les favoris du hasard. Ce sont les gens heureux qu'à la longue le hasard favorise. Dans la guerre, la question d'unité de direction et de commandement entre alliés se résume à imposer la confiance dans ce commandement ou dans cette direction. Ce n'est pas une chose que l'on obtient sur commande. Il est exact que l'Entente n'a pas fait preuve de cette unité de confiance au même degré que les puissances centrales ; et, par suite de la diversité des intérêts et des divergences d'opinion, il ne paraît pas probable que l'Entente obtienne jamais cette unité. Que l'unité de direction soit une nécessité essentielle au point de vue militaire, c'est tellement évident qu'il est inutile d'en parler. C'est une chose de commander, mais c'est une tout autre chose de plaider et de demander.

L'Amérique dément toute intervention en faveur de la paix

WASHINGTON, 12 décembre. — La presse américaine publie de nouveau un communiqué officieux à l'effet de démentir des rumeurs persistantes d'une intervention du président Wilson en faveur de la paix.

Le communiqué fait allusion aux déclarations catégoriques faites à différentes reprises, par des hommes d'Etat alliés, chaque fois que des suggestions de ce genre ont été lancées. Il dément, en outre, que l'ambassadeur Gerard ait reçu des instructions quelconques en ce sens. Si les circonstances venaient à se modifier, le gouvernement américain examinerait ce qu'il aurait à faire. Il n'en est pas question maintenant. (Radio.)

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Mardi 12 Décembre (863 jour de la guerre)

14 HEURES.

Dans la région AU NORD DE LASSIGNY, hier, en fin de journée, après un vif bombardement, les Allemands ont attaqué nos tranchées A LA LISIERE EST DU BOIS DES LOGES. Nos tirs de barrage ont disloqué l'attaque. Quelques fractions ennemies qui avaient pris pied dans nos éléments avancés en ont été chassées après un combat à la grenade. Notre ligne est entièrement rétablie.

Canonnade habituelle sur le reste du front.

23 HEURES.

Nuit calme sur l'ensemble du front, sauf au sud de la Somme, où les deux artilleries ont été très actives DANS LE SECTEUR DE BIACHES ET DE LA MAISONNETTE.

Communiqué belge

Au cours de la nuit, des patrouilles ennemies ont tenté de s'approcher de nos positions ; elles ont été repoussées par notre feu.

Aujourd'hui, les artilleries de campagne et de tranchées ont été particulièrement actives DANS LA REGION DE STEENSTRAETE ET D'HETSAS.

Communiqué de l'armée d'Orient

SUR LA RIVE DROITE DU VARDAR, nous avons enlevé cinq petits postes bulgares au sud de la rivière Ljumnica.

Dans toute la région au nord de Monastir, la neige a arrêté les opérations. La lutte d'artillerie se poursuit violente de part et d'autre.

Un avion ennemi a été abattu sur le front de la Struma.

Notre aviation a bombardé les cantonnements ennemis de la REGION DE DOIRAN et de la VALLEE DU VARDAR.

Officier de marine convaincu d'espionnage

AMSTERDAM, 12 décembre. — Le Tyd annonce que le ministère public de Rotterdam a requis une pénalité de quatre mois de prison contre un ancien capitaine de la ligne Hamburg-Amerika qui se livrait à l'espionnage dans cette ville où il servait de correspondant à la Hamburger Fremdenblatt.

Boire aux repas
Vittel - Grande Source

FRANCE ET ANGLETERRE

L'unité de vue des gouvernements alliés

M. Lloyd George, premier ministre de la Grande-Bretagne, a adressé le télégramme suivant à M. Aristide Briand, président du Conseil, ministre des Affaires étrangères :

Londres, 11 décembre, 8 h. 25 soir.

Monsieur Briand, président du Conseil.

Le roi m'ayant confié la formation d'un nouveau cabinet, je m'empresse de donner à Votre Excellence l'assurance que je n'aurai d'autre but que de développer et fortifier les liens d'amitié et d'alliance qui unissent nos deux pays.

Je saisis cette occasion pour renouveler à Votre Excellence l'assurance que le gouvernement de S. M. poursuivra avec une inébranlable détermination et la plus grande vigueur la guerre contre l'ennemi commun, afin de procurer aux alliés la victoire et une paix durable.

DAVID LLOYD GEORGE.

M. Aristide Briand a répondu :

Paris, le 12 décembre 1916.

Monsieur Lloyd George, premier ministre de la Grande-Bretagne.

En félicitant Votre Excellence d'avoir été appelée à la tête du gouvernement de la Grande-Bretagne, je m'empresse de la remercier des sentiments si cordiaux et des déterminations énergiques dont elle veut bien m'envoyer l'expression. J'y suis particulièrement sensible.

Je tiens à assurer immédiatement Votre Excellence que le gouvernement de la République et le peuple français, animés des mêmes sentiments que le gouvernement et la nation britanniques, sont inébranlablement résolus à faire tout leur effort avec la même énergie, pour obtenir la victoire et nous assurer une paix durable.

ARISTIDE BRIAND.

"C'est par l'union et le courage que nous vaincrons", dit le ministre anglais Henderson

LONDRES, 12 décembre. — M. Henderson, membre travailliste du nouveau conseil supérieur de la guerre, parlant hier à Londres, a déclaré que, dans la situation présente, les considérations nationales doivent avoir le pas sur les considérations personnelles.

"Tout citoyen, a-t-il dit, doit reconnaître que nous n'en avons pas encore fini avec la guerre ; il nous faut encore la continuer pendant longtemps ; et c'est seulement par l'union, le courage et la détermination que nous vaincrons les forces mobilisées contre les Alliés.

"Ce que serait l'avenir si nous ne les écrasions pas est trop terrible pour que nous consentions à y songer un seul instant. Je désire mettre tout le monde en garde contre le danger d'une paix prématurée.

"Que les Américains et les neutres fassent tous leurs efforts pour constituer une ligue de nations qui s'uniraient pour imposer le principe de l'arbitrage, je les approuverai volontiers ; mais pas maintenant.

"Une paix dans l'état où se trouvent la Belgique, la France, la Serbie et la Roumanie ? Ah ! non. Nous ne voulons pas une paix peu honorable, mais une paix durable et permanente, basée sur les droits et l'honneur des nations."

Le comité de guerre anglais siège en permanence

LONDRES, 11 décembre. — Le comité de guerre anglais s'est réuni aujourd'hui ; il tiendra des séances pendant tous les jours de cette semaine.

A la Chambre des Communes

LONDRES, 12 décembre. — La Chambre des Communes, qui s'était ajournée le 7 décembre, s'est de nouveau réunie aujourd'hui. M. Bonar Law a demandé que la Chambre s'ajournât jusqu'à jeudi, le premier ministre ne pouvant assister aujourd'hui à la séance et faire la déclaration attendue.

— Le premier ministre, a-t-il dit, proposera jeudi le vote de nouveaux crédits.

M. Mac Kenna déclara que le chef du parti libéral, M. Asquith, qui est en ce moment alité ne pourra pas être présent à la séance de jeudi. M. Mac Kenna demanda en conséquence que le premier ministre renvoie la déclaration de sa politique à un jour prochain. M. Asquith pourrait alors être présent à son banc.

M. Bonar Law répond :

— J'ai entendu une interruption : "Il n'y a pas de partis dans cette guerre." J'espère qu'elle constitue une expression sincère. La proposition de M. Mac Kenna présente certains avantages. Il est évident qu'aucune discussion ne pourra avoir lieu sans se rapporter aux événements qui ont amené le changement de gouvernement et il est évident qu'une telle discussion ne saurait être complète et satisfaisante si l'ancien premier ministre n'y prend pas part. Si la Chambre consent à cet arrangement, je l'accepterai volontiers.

DERNIÈRE HEURE

UNE MANŒUVRE ALLEMANDE

Le chancelier sollicite les neutres de transmettre à l'Entente des propositions de paix

C'est sans le moindre étonnement que l'opinion publique française apprendra que l'Allemagne propose la paix à ses adversaires. Nous avons laissé prévoir plus haut que le discours de M. Bethmann-Hollweg au Reichstag apporterait la preuve que les Allemands, las de la guerre, étaient violemment désireux d'engager des négociations avec l'Entente. Dans tous les pays alliés, le sentiment sera le même, la réponse sera unique : c'est celui qui demande la paix qui en ressent le besoin, c'est lui qui s'avoue vaincu.

Il y a longtemps que l'Allemagne laissait pressentir cette initiative. Elle a cherché par tous les moyens à dissocier l'Entente, à troubler le moral des pays alliés. Devant l'accord et la résolution inébranlable de ses ennemis, elle recourt à une autre manœuvre.

Pressée par la fatigue de ses armées, par la disette de sa population, par l'anxiété du lendemain, Guillaume II se décide à demander solennellement l'ouverture de pourparlers. Proposition dérisoire ! L'Entente sait trop que si elle consentait une minute à la prendre au sérieux, le gouvernement impérial en tirerait aussitôt avantage, y verrait une preuve de faiblesse, élèverait des conditions inacceptables.

C'est pourquoi ce piège est évité et déjoué d'avance. Nous en retenirons seulement que l'Allemagne, qui se prétend victorieuse, aura sollicité la paix. Les Alliés peuvent marquer ce point avec fierté : c'est la première fois que l'Allemagne propose officiellement de négocier. Ce ne sera pas la dernière et nous pouvons attendre avec une confiance redoublée les démarches nouvelles auxquelles la nécessité la contraindra dans l'avenir — J. B.

Voici ce que contenait le radio allemand adressé hier à l'ambassade d'Allemagne à Washington :

Ce matin, le chancelier a reçu, l'un après l'autre, les représentants des Etats-Unis, de l'Espagne et de la Suisse, c'est-à-dire des Etats qui protègent les intérêts allemands dans les pays étrangers et ennemis.

Le chancelier leur a remis une note et les a priés de la porter à la connaissance des gouvernements ennemis. Cette note sera lue et commentée aujourd'hui au Reichstag par le chancelier.

Dans cette note, les quatre puissances alliées proposent l'ouverture immédiate de négociations de paix. Elles sont fermement convaincues que les propositions qu'elles font pour ces négociations constituent une base appropriée pour une paix durable.

Les gouvernements de Vienne, Constantinople et Sofia ont transmis des notes identiques. Le texte en sera également communiqué au Saint-Siège et à tous les autres pays neutres.

Les déclarations du chancelier

BERLIN, 12 décembre. — C'est au milieu d'un silence impressionnant et en présence d'une assistance comme on en vit rarement au Reichstag depuis le début de la guerre que le chancelier de l'empire a prononcé le fameux discours attendu et dont voici les passages les plus saillants :

Tout d'abord, M. de Bethmann-Hollweg annonça que sa déclaration « marquerait peut-être le tournant de la guerre », puis il en vint à la Roumanie, rapprochant l'intervention du gouvernement de l'arrêt de l'offensive sur la Somme et des attaques italiennes.

Le « génie » allemand triompha de tout cela comme du spectre de la famine que dissipèrent les sous-marins germaniques.

« L'empereur considère maintenant, ajouta le chancelier, que le moment est venu de faire une démarche officielle en faveur de la paix.

C'est pourquoi Sa Majesté, en parfaite harmonie avec nos alliés, a décidé de proposer aux puissances ennemies d'engager des négociations de paix. Ce matin, j'ai transmis une note à cet effet à toutes les puissances ennemies par l'intermédiaire des représentants de l'Espagne, des Etats-Unis et de la Suisse.

La même procédure a été adoptée aujourd'hui à Vienne, à Constantinople et à Sofia. Les autres puissances neutres et le pape en ont été informés.

Les propositions que les quatre puissances al-

liées mettent en avant en vue de négociations de paix ont pour objet la garantie de l'existence, de l'honneur et de la liberté de ces nations.

« Elles ont la ferme croyance que ces propositions constituent une base appropriée pour une paix durable.

« Si l'offre est rejetée, et si la lutte continue, les quatre puissances alliées sont résolues à la poursuivre jusqu'à une fin victorieuse. Mais elles déclinent solennellement toute responsabilité devant l'humanité et devant l'histoire.

Dans une heure solennelle nous avons pris une décision solennelle. Dieu en sera juge. Nous sommes prêts à la lutte : nous sommes prêts à la paix.

Pendant le discours du chancelier, la tribune royale était bondée; dans la tribune diplomatique, se trouvaient tous les ambassadeurs et les ministres des puissances étrangères. (Radio.)

Un ordre du jour du kaiser

AMSTERDAM, 12 décembre. — D'après un télégramme officiel de Berlin, le kaiser a adressé l'ordre du jour suivant à l'armée :

A la suite des victoires que vous avez remportées par votre bravoure, moi et les souverains des nations alliées, nous avons fait une offre de paix à l'ennemi.

Il n'est rien moins que certain que cette offre atteigne son but. Vous aurez, en attendant, à résister à l'ennemi, et, avec l'aide de Dieu, à le vaincre.

Le même ordre du jour a été adressé à la marine impériale, en y ajoutant les mots suivants :

« Cet ordre du jour est aussi adressé à ma marine, qui, dans la lutte commune, a fidèlement et efficacement mis en jeu toute sa force. » (Havas.)

DES EXCUSES du gouvernement grec

M'is effacent-ils le sang versé ?

La légation de Grèce nous communique la note suivante :

Le chargé d'affaires de Grèce s'est rendu au ministère des Affaires étrangères afin d'exprimer au gouvernement de la République française, au nom du roi et du gouvernement d'Athènes, leurs sincères regrets des événements qui se sont produits à Athènes en déclarant qu'ils les déplorent.

Ainsi le roi Constantin et son gouvernement présentent leurs excuses à la France pour les tragiques événements du 1^{er} décembre. Ils font connaître qu'ils « déplorent » le guet-apens dont ils se sont rendus coupables.

Ces excuses, ces regrets effacent-ils le sang français qui a été versé ? Ne seront-ils pas accompagnés de réparations plus effectives pour l'attentat et la trahison ? Déjà ont-ils entièrement la Grèce de sa culpabilité ? Enfin sera-t-il prudent de se fier à ces marques extérieures de résipiscence et de compter sur la bonne foi d'un gouvernement qui nous a donné tant de preuves de ses intentions hostiles à notre égard ?

Il y a trop d'intrigues nouées en ce moment en Europe par nos ennemis pour que, tout en prenant acte de la démarche du chargé d'affaires de Grèce, nous ne restions pas sur une sage méfiance.

L'amiral Dartige du Fournet relevé de son commandement

L'amiral Dartige du Fournet est relevé de son commandement et remplacé par l'amiral Gauchet.

Le communiqué italien

ROME, 12 décembre. — Dans la zone de la vallée de l'Adige, actions habituelles d'artillerie.

Au cours de la nuit du 11 décembre, nous avons repoussé une tentative d'attaque ennemie contre notre position de Dessò Casina, au sud-ouest de Loppo (Rio Cameros).

Les pluies persistantes ont limité hier encore, les opérations.

Ayuntamiento de Madrid

Le nouveau cabinet se présentera aujourd'hui devant la Chambre

M. Aristide Briand, président du Conseil, a soumis hier soir, à 9 heures, à la signature du président de la République, les décrets nommant les nouveaux ministres. Il a ensuite présenté ses collaborateurs au chef de l'Etat.

Une première réunion des nouveaux ministres a eu lieu ensuite. Elle s'est prolongée assez tard dans la soirée.

Recevant les journalistes à l'issue de cette conférence, M. Aristide Briand leur a déclaré qu'à la suite du vote émis jeudi par la Chambre il avait engagé des négociations dans le but de réaliser un rapprochement permettant une action gouvernementale plus nette, plus facile et plus concentrée, en même temps qu'un aménagement amélioré du haut commandement. Il s'était préoccupé aussi de s'assurer la collaboration de compétences techniques.

C'est alors que, pour lui faciliter sa tâche, ses collaborateurs lui avaient remis leur démission.

M. Aristide Briand se rendit donc auprès du président de la République qui, en présence du vote de la Chambre, lui confia la mission de former le nouveau cabinet.

« C'est, dit le président du Conseil, la mission qui est accomplie à l'heure qu'il est.

Ajoutons que, contrairement à ce qui avait été envisagé à huit heures du soir, M. Aristide Briand se présentera aujourd'hui devant la Chambre où il ne fera d'ailleurs qu'une déclaration verbale.

Le général Nivelle est nommé commandant des armées du nord et du nord-est

Le général Nivelle est nommé, d'autre part, commandant en chef des armées du nord et du nord-est.

Le général Joffre, qui demeure généralissime, sera désormais en résidence à Paris où, comme nous l'indiquons ailleurs, il assistera, en qualité de conseiller technique, aux réunions du comité de guerre.

Le général Gouraud remplace le général Lyautey

M. Aristide Briand confirma ensuite la nomination du général Gouraud comme résident général de France au Maroc par intérim, en remplacement du général Lyautey, appelé au ministère de la Guerre.

LE COMMUNIQUÉ BRITANNIQUE de 21 heures 35

Nous avons exécuté avec succès, la nuit dernière, des travaux de mines au sud d'Ypres, aux abords de la redoute Bluff. Activité de l'artillerie et des mortiers de tranchées ennemis en face de Festubert et de Neuve-Chapelle. Un incendie a été observé dans un dépôt de munitions allemand, vers Vimy.

Au nord de l'Ancre, en réponse à des tirs d'artillerie sur certains points à l'arrière de nos lignes, nous avons bombardé les tranchées de soutien et la zone arrière ennemies.

Le communiqué russe

PETROGRAD, 12 décembre. — Communiqué du grand état-major :

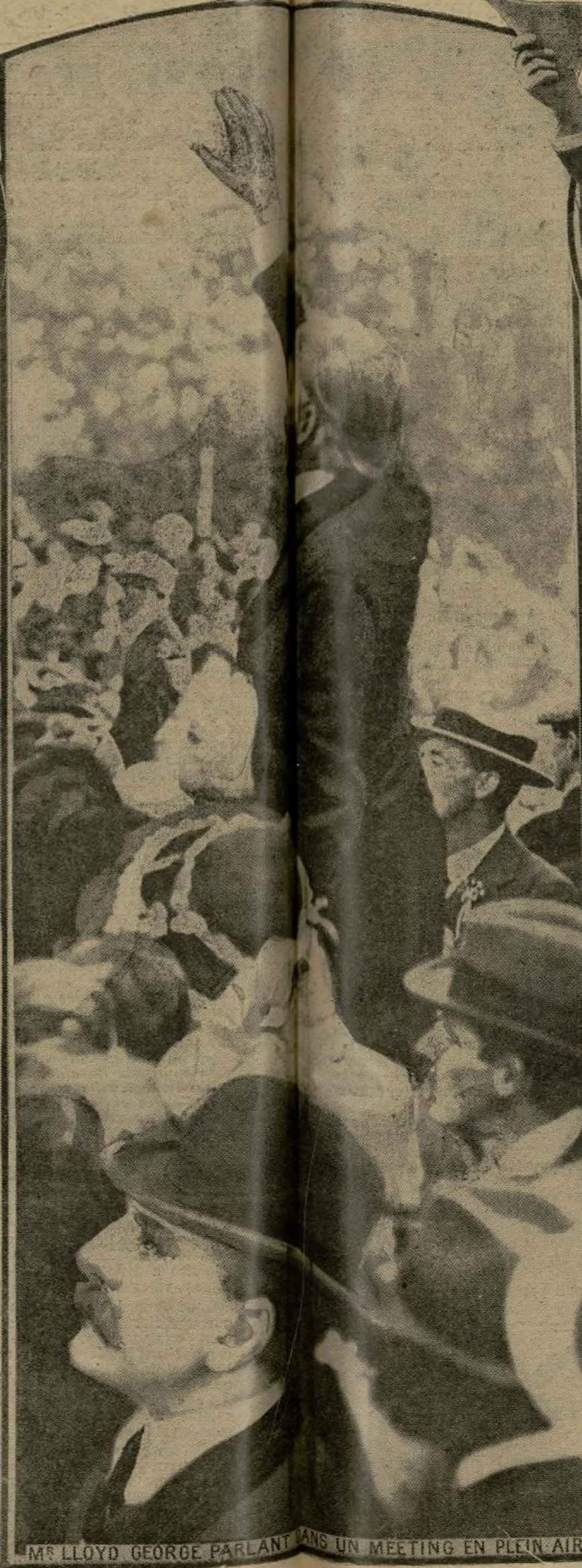
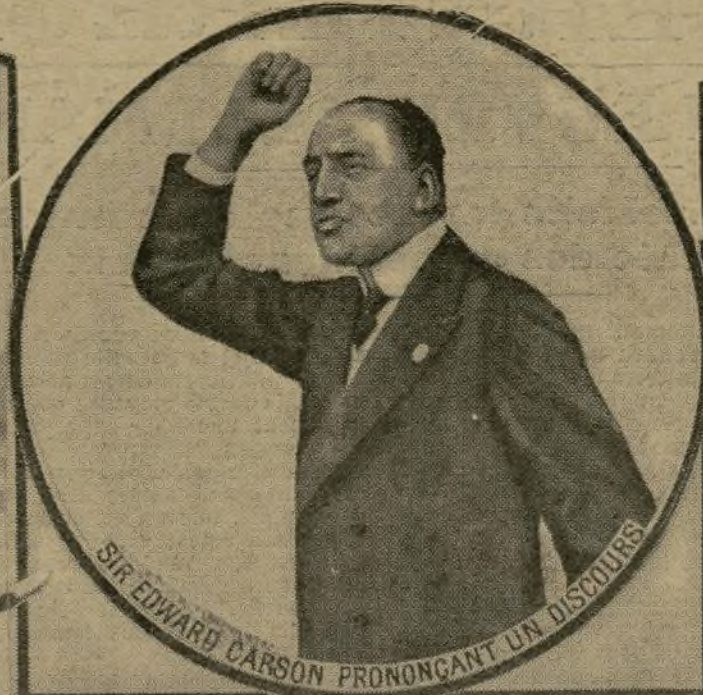
FRONT OCCIDENTAL. — Dans la région de Zoubine, au sud-est de Kisielin, l'ennemi, après une préparation d'artillerie, a pris l'offensive et pressé une de nos compagnies; mais il a été repoussé par nos réserves, et notre position a été maintenue.

DANS LES CARPATHES BOISEES. L'ennemi a pris l'offensive dans la région à 5 verstes au sud-est de Chibeni et dans la région du mont Capoul; ces deux offensives ont été arrêtées par notre feu.

DANS LA REGION A L'OUEST DE BELBOR, l'offensive de l'ennemi a été repoussée et nos troupes en le poursuivant ont occupé deux hauteurs. Dans la vallée de la Scilla, les attaques ennemies, à 5 verstes au nord-ouest de Glashutte (au sud de la vallée de l'Oussa) ont été repoussées et nous nous sommes emparés d'une des hauteurs.

FRONT DE ROUMANIE. — Le 10 décembre, l'ennemi a attaqué sans succès dans la vallée du Buzeu, au nord de Torislaou, sur la rivière Crisova, et à l'ouest de Mizile.

QUELQUES MEMBRES DU NOUVEAU GOUVERNEMENT BRITANNIQUE



Le ministère britannique a rencontré le meilleur accueil, aussi bien chez les Alliés qu'en Grande-Bretagne. Sans se préoccuper des dosages politiques, M. Lloyd George a tenu avant tout à grouper autour de lui des compétences et des énergies. Le ministre de la Guerre, lord Derby, grand organisateur du recrutement, et le ministre de la Marine, sir Edward Carson, ne feront pas partie du cabinet de guerre, pas plus d'ailleurs que M. Balfour, qui recueille aux Affaires étrangères la succession de lord Grey. Nous publions également ici la photographie de M. Austen Chamberlain, fils du grand homme d'Etat britannique, décédé il y a quelques années. M. Austen Chamberlain est secrétaire d'Etat pour l'Inde.

La quatrième maison après le bec de gaz

— Un soldat anglais me demande ? moi ?

Mme Borrel, très surprise, passa au salon. Elle vit, à la clarté du lustre, Dick Jackson, qui s'élança vers elle, et lui donna un vigoureux shake-hand.

— Bonjour, mon marraine !

Mme Borrel recula d'un pas. C'était une veuve d'une soixantaine d'années, au maintien correct et à la mine maussade — un type fréquent chez les riches rentières sans famille. Elle menait une vie bourgeoise, exempte de tout élan, dans son premier de la rue d'Artois, derrière les Champs-Élysées ; et si elle se faisait un devoir de donner son obole aux œuvres de guerre, jamais l'idée ne lui était venue de prendre un fils. Même, elle haussait les épaules, agacée, lorsqu'elle entendait parler de fileuls et marraïnes. Elle trouvait ces « sentimentalités » passablement ridicules.

Dans le silence du salon, Mme Borrel déclara, très digne :

— Mais monsieur, vous faites erreur ! Je ne suis pas votre marraine !

— Aô ! dit le Tommy avec cordialité, je ne suis pas du tout étonné que mon marraine n'habite pas ici, vous savez !

Mme Borrel le regarda, vaguement inquiète et courroucée. Se moquait-il d'elle ? Avait-elle affaire à un fou ?

— Ce était la faute de l'obscurité de Paris, expliqua Dick. On n'y voit pas une goutte ! J'allais chez mon nouveau marraine... Elle habite rue d'Artois, et un garçon m'a dit que ce était ici cette rue. Mais cette vent du diable m'a enlevé le papier de son adresse. Je ne sais plus son numéro... Alors, j'ai demandé à votre concierge, qui n'a pas voulu tourner son tête : « Mme Ardel ? » Je n'ai pas prononcé bien peut-être... Elle m'a dit : « Montez ! Premier ! Porte à droite ! » Et me voilà !

Dick lança ce « me voilà ! » d'un ton résolu, en se frottant les mains. Puisqu'il avait perdu la trace de sa marraine, il n'était pas fâché d'être ici.

Mme Borrel avait de l'éducation. Elle ne songea pas à mettre Dick à la porte. Aussi bien, il commençait à lui en imposer. Elle demanda seulement, avec une nuance de crainte :

— Vous êtes ici pour longtemps ?

— Jusqu'à sept heures, madame !

Il en était déjà six ! Mme Borrel respira. Mais, à cet instant, Mathurine, la vieille bonne, que le Tommy semblait avoir conquise, entra et s'informa :

— Est-ce que Madame garde Monsieur le militaire à dîner ?

— Dinez-vous avec moi, monsieur ? fut bien obligée d'offrir Mme Borrel — de quelle voix blanche ! — en foudroyant sa bonne du regard.

— Naturellement, répondit le joyeux garçon avec un sourire affectueux. Mais faites dîner nôt tout suite ! Il faut que je sois à la gare du Nord à 7 heures 35. C'est — je cherche le mot — un consigne rigoureux !

Ah ! certes, Mme Borrel ne voulait pas qu'il manquant le train ! Il n'aurait eu qu'à revenir ! Les « provisions de guerre », jalousement gardées au fond du buffet — poulet glacé, pâtés de foie gras, ananas confits — improvisèrent un hâtif repas. Dick, assis en face de la maîtresse de la maison, se mit à dévorer avec un juvénile appétit. Tout en mangeant, il racontait des histoires drôles : comment on chasse la girafe au désert, comment le téléphone fonctionne à Londres, comment on fait la sieste au club. « Moi, très bonne camarade, savez ? » Mathurine, qui servait, écoutait, ravie ; et Mme Borrel, écoutait aussi, mais sans ravissement.

— Aimez-vous l'ananas ? demanda-t-elle en le lui présentant.

— J'aime ! répondit le soldat anglais avec conviction.

Sept heures sonnèrent. Dick repoussa sa chaise, boucla son ceinturon, fit un ou deux tours dans la pièce, puis, gravement, embrassa sur les deux joues Mme Borrel, qui ne lui rendit pas son baiser. *Go on !* Dick s'en alla.

— Vite, Mathurine ! Desservez la table ! cria aussitôt la voix aigre de la rentière. Relevez donc cette chaise ! Ouvrez la fenêtre ! Cela sent la poudre et le tabac ! Cette aventure est extraordinaire ! Enfin ! Je m'en suis encore tirée à bon compte ! Il est parti !

Or, tandis que Mme Borrel s'activait auprès de sa bonne pour tout mettre en état, et effacer les traces

de cette visite intempestive, Dick s'éloignait. Il s'éloignait dans la rue noire où il ne voyait pas « une goutte ». Et voilà qu'il heurta un turco qui, le nez en l'air, paraissait chercher quelque chose.

— Que cherchez-vous ? lui demanda le joyeux garçon, qui sifflait aux étoiles.

— Je cherche ma marraine, mon vieux ! Mme Dupuis, rue La Boétie...

Dick s'arrêta :

— Ce n'est pas ici la rue que vous dites... Moi, j'avais perdu le numéro de mon marraine... Je n'ai pas trouvé... Vous ne trouverez pas non plus... Dans tout ce noir, on est comme zigzag ! Voulez-vous un conseil ?

— Ce n'est pas de refus, mon vieux !

— Eh bien ! allez à la quatrième maison après le bec de gaz, et demandez Mme Borrel. Ça lui fera plaisir !

Magd-Abril.

TRIBUNAUX

L'affaire des carbures devant la chambre des mises en accusation

L'Association française des consommateurs de carbure de calcium, d'oxygène et des produits électro-chimiques adressait, en juillet 1915, une plainte au parquet de la Seine dénonçant des faits graves d'accaparement et de commerce avec l'ennemi.

En l'espèce, il s'agissait de l'accaparement et de la vente de produits chimiques indispensables à la défense nationale, notamment de carbure de calcium. Une information fut ordonnée d'office. Des perquisitions opérées chez les négociants signalés comme suspects révélèrent toute la gravité des agissements délictueux.

Après une laborieuse instruction confiée au juge Constant, l'association plaignante se constituait partie civile. Déjà, le magistrat instructeur saisissait le parquet de son ordonnance de mise en accusation.

Le nombre des inculpés s'élèverait à six, prétend-on. Ceux-ci adressèrent par requête au procureur de la République une demande en nullité de procédure, en invoquant que le magistrat instructeur n'aurait, de sa main, apporté des modifications au texte du rapport rédigé par les experts Pfeiffer et Barillier-Fouché, qu'il avait lui-même commis dans cette affaire.

Après vérification des pièces incriminées, M. Lesconvé avisa de l'incident le procureur général Herbaux.

L'affaire vint, hier, devant la chambre des mises en accusation, présidée par M. de Valles et siégeant à huis clos.

L'avocat général Robert Godfroy a développé des conclusions rédigées par le procureur général. Ajoutons que la veille M. Maurice Bernard, l'un des avocats des inculpés, avait déposé au parquet de la cour un mémoire destiné à être remis au président de Valles.

Conformément à l'usage, lorsque l'avocat général Godfroy quitta l'audience, les membres de la chambre des mises en accusation commencèrent leur délibération, qui se poursuivra au cours d'une séance qui se tiendra vendredi.

Les voleurs de soldats

Des employés de la Compagnie du Nord, Emile Demper, Henri Quatremaire, Edmond Richier, Victor Touchon, Paul Volmin, Henri Laforêt, François S. C., Gabriel Gignac, Adolphe Grün et Lévin, volaient les colts destinés aux soldats. Ils en vendaient le contenu à Gustave Lucas, marchand de vin du quartier du Temple qui, pendant de longs mois que dura le trafic, encaissait une fortune. Il acheta en Seine-et-Marne un domaine avec chasse et pêche. Lucas étant décédé à la prison de la Santé, seuls ses complices comparaissent, hier, devant la dixième chambre correctionnelle.

Ils ont été condamnés de trois mois à un an d'emprisonnement. Ils ont obtenu l'application du sursis, sauf pour Touchon, à la condition qu'ils demanderaient à être envoyés au front.

INFORMATIONS JUDICIAIRES

L'Action française annonce que M. Camille Blanc vient d'assigner M. Léon Daudet, ainsi que le journal où paraissent ses articles, devant le tribunal de la Seine.

Marthe Esther renvoyée devant les assises

M. Guichardon, juge d'instruction, vient de renvoyer devant les assises de la Seine Mlle Marthe Esther, accusée de coups et blessures volontaires.

C'est le sujet du drame qui se déroula dans le cabinet du juge Bourdeaux : Mlle Esther ayant lancé du vitriol sur le lieutenant Pirq, celui-ci avait été brûlé, ainsi que les deux inspecteurs de police qui l'accompagnaient.

L'inculpée sera assistée de M. Bernardreau.

Hindenburg décore le kaiser de la croix de fer !

GENÈVE, 12 décembre. — On mande de Berlin que le maréchal Hindenburg, en sa qualité de doyen des généraux de l'armée prussienne en activité, après son rapport quotidien sur la situation militaire, exprime à l'empereur toute la reconnaissance de l'armée pour son chef suprême pendant cette grande période de guerre et le prie, au nom de toute l'armée, de bien vouloir porter lui-même la grande croix de la croix de fer. L'empereur a accédé à la demande du feld-maréchal.

A LA CHAMBRE

Les douzièmes provisoires

Les séances se suivent et ne se ressemblent pas. La discussion des douzièmes provisoires se poursuivait ainsi hier à la Chambre au milieu d'un calme parfait.

Après quelques observations de MM. Ferdinand Bougère, le duc de Blacas et Lauraine, sur les réquisitions militaires, observations auxquelles répondit M. Thierry, sous-secrétaire d'Etat du ravitaillement, M. Bedouce envisagea, dans un discours d'ensemble, les conséquences financières de la guerre et les solutions qu'elles réclameront.

— Du 1^{er} août 1914 au 31 mars 1917, exposa-t-il, nous aurons dépensé 62 milliards de plus que nos recettes budgétaires correspondant à la même période. Du 31 mars au 30 septembre 1917, nous aurons dépensé 18 milliards contre 2 milliards de recettes, soit 16 milliards d'écart. 78 milliards de déficit depuis le début de la guerre : en gros 80 milliards.

« Déduisons les 10 milliards qui proviennent de l'augmentation fiduciaire de la Banque. Il restera 70 milliards couverts ou à couvrir par des emprunts. C'est une annuité de 4 milliards d'intérêt. A cette dette s'ajoutera la dette viagère des pensions, la réparation des dommages des territoires envahis, la remise en marche de notre outillage national : c'est encore 4 milliards. Au total, 8 milliards de plus qu'avant la guerre à trouver tous les ans. »

On propose des impôts nouveaux qui apporteraient 600 millions. Or, il faudrait révéler douze fois cette opération pour boucler le budget ! Il faut donc faire autre chose.

M. Bedouce voit, d'ailleurs, le remède dans la réforme fiscale par l'impôt sur le revenu avec déclaration contrôlée.

Après M. Queuille, M. Fernand Brun vint renouveler les critiques de M. Emmanuel Brousse sur les raspiillages de l'administration de la guerre.

La clôture de la discussion générale fut ensuite prononcée.

A l'ouverture, la Chambre avait adopté, par 481 voix contre 1 le projet de loi tendant à autoriser la perception des droits, produits et revenus applicables au budget spécial de l'Algérie pour l'exercice 1917.

Séance de pure forme aujourd'hui, la Chambre devant s'ajourner à demain pour la présentation du nouveau gouvernement.

Léopold Blond.

LES BONS DE LA DÉFENSE NATIONALE

Un placement remboursable à 3 mois, 6 mois, 1 an

A l'heure présente, aucune force ne doit être immobilisée. En immobilisant des billets de banque en plus de ceux qui nous sont indispensables, nous n'apportons pas au crédit public le concours que nous pouvons lui donner et nous ne travaillons pas comme c'est notre devoir pour la guerre.

Chaque fois que nos disponibilités nous le permettent, nous devons transformer en Bons de la Défense Nationale les billets de banque que nous détenons.

Nous le pouvons sans aucun frais, sans aucune formalité, et nous avons toutes les facilités pour faire une opération avantageuse : l'intérêt des bons est de 5 0/0, payable d'avance et exempt d'impôts.

Les bons sont remboursés à date fixe, renouvelables à volonté, et si le porteur veut avoir de l'argent liquide avant la date fixée pour le remboursement, il peut, suivant le nombre de jours à courir encore jusqu'à l'échéance, obtenir à la Banque de France l'argent nécessaire, soit par un escompte des bons, soit par des avances consenties sur leur dépôt.

LAIT CONDENSÉ
FARINE LACTÉE

NESTLÉ

Pour le Gros

16, Rue du Parc Royal

PARIS

LA MARQUE PRÉFÉRÉE

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMEDIE

La Comédie, qui a supprimé cette année les abonnements du jeudi soir, a maintenant, avec les deux séries des *jeudis classiques*, les deux soirées du mardi. Elle affichait donc hier le spectacle du 5 décembre : *Bajazet* et *les Nouveaux Pauvres*. Ainsi, *Bajazet* a été représenté quatre fois dans une période relativement courte... Cependant, cela me paraît insuffisant. J'aurais souhaité voir *Bajazet* annoncé en matinée dimanche avec *les Nouveaux Pauvres* à la place de *Bérénice*. Ce nous sera une grande joie de revoir Mme Bartet dans la malheureuse amante de Titus qu'elle interprète avec un art, une sensibilité que nulle actrice ne dépassa jamais. Sans doute ; mais *Bérénice* a été représentée dix-sept fois depuis le 1^{er} janvier 1914 ; *Bajazet*, neuf fois depuis 1900 !

Je ne le répéterai jamais assez, la Comédie a une mission éducatrice à remplir ; par là elle se rattache moins aux Beaux-Arts qu'à l'Instruction publique ; ces jours de répertoire classique, elle devient une succursale de la Sorbonne et du Collège de France. Quand elle est parvenue à réaliser un aussi superbe ensemble que son interprétation actuelle de *Bajazet*, elle ne doit pas en réserver les beautés aux privilégiés des abonnements.

Lundi, dans *la Nuit d'octobre*, Albert Lambert fils, chaleureusement acclamé à côté de Mme Bartet, a définitivement abandonné les détails réalistes qui matérialisaient l'idéal conception de Musset.

Quant au *Chandelier*..., j'ai minuté la durée des actes et entr'actes. Voici le résultat :

1^{er} tableau : 19 minutes ; entr'acte : 14 minutes.
2^e et 3^e tableaux : 23 minutes ; entr'acte : 15 minutes.
4^e et 5^e tableaux : 16 minutes ; entr'acte : 10 minutes.
6^e et 7^e tableaux : 14 minutes ; entr'acte : 13 minutes.
8^e tableau : 13 minutes.

Au total : 1 h. 25 de jeu ; 52 minutes d'entr'acte ; le dernier tableau est de même durée que la « pause » qui le précède !

Emile Mas.

L'« OTAGE » AU THEATRE ANTOINE

L'Otage, l'une des pièces les plus fortes, sinon le chef-d'œuvre du théâtre particulier de M. Paul Claudel, est pour quelques soirées sur la scène du théâtre Antoine. Le poète de *L'Annonce faite à Marie*, en dépit des belles images qu'il prodigue, des clairs symboles qu'il se complait, n'a rien écrit pour le public, ce qui donne à son certain côté hermétique à son œuvre, exceptionnelle à force d'être simple, profonde, nue et comme dépouillée. Pas d'artifice et pas de concession. Cet art, d'une beauté rigoureuse, est servi par une science étonnante par Mlle Eve Francis, qui créa le rôle de Sygne et qui l'a repris pour atteindre de nouveau les plus parfaites cimes du pathétisme religieux. Cette foi, si ardente qu'elle aboutit à une sorte de sécheresse et fait de la plus exquise des créatures un être en dehors de l'humanité, est confrontée avec le royalisme farouche de Georges de Confontaine, présenté avec une âpre autorité par M. Hervé. On s'étonne que ces deux croyances, également absolues, se heurtent au lieu de se compléter, et que le royaliste élève le trône de son roi au-dessus du trône de Dieu, mais cette opposition est toute la pièce (avec celle de deux races), comme l'honneur tout court et la foi toute chrétienne en sont les forces symboliques.

M. Arquillière a donné du préfet Toussaint Turelur une figure peut-être trop vraie, trop heureuse pour qu'elle ne semble pas un peu détachée d'un ensemble qui ne révèle aucune préoccupation d'ordre scénique. M. Janvier a été remarquablement juste dans le curé Badillon, et M. Savoy a imposé au pape Pie (*L'otage*) une puissante silhouette. — P. B.

La générale d'aujourd'hui. — Au théâtre de la Renaissance, *la Guerre et l'Amour*, de M. Jacques Richepin.

La première de ce soir. — Au théâtre Sarah-Bernhardt, la pièce de M. René Fauchois, *Rivoli*.

Aux Variétés. — On ne saurait trop le répéter : *Moune* est une pièce délicieuse que les oreilles les plus chastes peuvent

COMMENT AVOIR UN BEAU TEINT

Une de nos lectrices, qui s'apercevait que sa peau devenait rude et sèche, par suite de l'usage de poudres, rouges et crèmes, nous a communiqué la formule ci-dessous. Elle dit que cette simple, inoffensive et peu coûteuse lotion a transformé sa peau à un tel point, l'adoucissant, la rendant plus rosée, qu'il lui a été possible de supprimer entièrement toutes les autres préparations et cosmétiques dont elle avait coutume de se servir. Cette lotion peut facilement se préparer à la maison ou chez n'importe quel bon pharmacien. Elle se compose de 60 grammes d'eau de roses, 3 grammes 1/2 de teinture de benjoin et 60 grammes de fleurs d'ozoin. Bien mélanger et appliquer soir et matin avec les doigts ou un morceau d'étoffe très douce, ou encore une éponge. Toujours bien secouer avant de s'en servir. Notre aimable lectrice nous prie de cacher son nom, étant donnée sa situation mondaine très en vue, mais, néanmoins, nous donne la permission de publier cette partie de sa lettre pour que nos lectrices en profitent toutes. Elle nous dit même, dans sa lettre, que cette formule lui a été donnée par une vieille dame de 65 ans dont le teint frais et l'absence totale de rides étaient un sujet de surprise et de curiosité parmi toutes les personnes qui la connaissent.

entendre. C'est ce qui en fait le succès et celui de ses excellents interprètes : Max Dearly, Jane Renouardt, Reschal, Landrin, Berny, S. Depsy, etc.

MERCREDI 13 DECEMBRE

Opéra. — A 8 heures, jeudi, *Samson et Dalila*.
Comédie-Française. — A 7 h. 45, *Préméditation*.
Opéra-Comique. — A 7 h. 30, jeudi, *Marouf, savetier du Caire*.
Odéon. — A 7 h. 35, *Nos bons villageois*.
Th. Antoine. — A 8 h. 30, *L'Otage*.
Athénée. — A 8 h. 15, *Je ne trompe pas mon mari*.
Capucines (Gut. 56-40). — A 8 h. 30, *Tambour battant*, revue de Plumet : *Pan! pan! pan! au râteau!*
Châtelet. — Samedi, *Dick, roi des chiens policiers*.
Théâtre Edouard-VII. — A 8 h. 45, *All Right*.
Gaité. — A 8 h. 30, *Miette* (Lucien Guitry).
Gymnase. — A 8 h. 30, *la charrette anglaise*.
Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, *la Roussotte*.
Th. Michel. — A 8 h. 45, *'Sgar ou les Loirs du harem*.
Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Madame et son filleul*.
Porte Saint-Martin. — A 8 h. 30, *L'Amazone*.
Apollo. — A 8 h. 15, *les Maris de Ginette* (Gallipaux, Mariette Sully).
Th. des Arts. — Tous les soirs, à 8 h. 30, *la Frontière*, de M. Lucio d'Ambr (Cine Berthe Bady). Dernières.
Cluny. — A 8 h. 15, *la Tomate*.
Th. Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, *Rivoli*.
Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *le Laboratoire des hallucinations*.
Th. Réjane. — A 8 heures, *le Père prodigue*.
Renaissance. — A 8 h. 15, *la Guerre et l'Amour*.
Scala. — A 8 heures, *la Dame de chez Maxim*.
Tristan-Lyrique. — A 8 heures, *le Grand Mogol*.
Variétés. — A 8 h. 15, *Moune* (Max Dearly, Jane Renouardt).

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Gaumont-Palace. — A 8 heures, *L'Attila* (suite et fin) ; *le Drame d'une vie*. Loc. 4, r. Forest, 11 à 17 h. Tél. 16-73.
Marcadet 16-73.
Omnia-Pathe. — *Nemrod et Co* ; *Max fait de la photo* (Max Linder) ; *le Masque aux dents blanches* ; des vues de guerre. Aujourd'hui, relève pour les concerts.

COURS ET CONFÉRENCES

Université des « Annales » (51, rue Saint-Georges, Paris). — Aujourd'hui mercredi 13 décembre, à 2 h. 1/2 : la Fontaine chez Mme de La Sablière, conférence par M. Jean Richelin, de l'Académie française.

La séance annuelle de l'Académie de Médecine

L'Académie de Médecine a tenu hier, sous la présidence de M. Charles Monod, sa séance publique annuelle.

M. Blanchard, secrétaire, a tout d'abord donné lecture du rapport sur les prix de l'Académie, puis, après avoir adressé un éloquent adieu aux membres défunts, a salué avec d'aimables paroles les associés correspondants élus au cours de l'année.

M. Monod a proclamé ensuite les lauréats, et M. Kirmisson a prononcé l'éloge du professeur Verneuil, qui fut professeur de clinique chirurgicale, membre de l'Institut et de l'Académie de Médecine.

Les prix de la Société des Gens de Lettres

La Société des Gens de Lettres vient de procéder à l'attribution de ses prix annuels.

Le prix du Président de la République a été décerné à Mme Paradowska, et le prix Petit Bourg à Mme Séverine. Notre collaboratrice, Mme Georges Madaquin, a obtenu le prix Richebourg.

Nous relevons, parmi les autres écrivains distingués par la Société des Gens de Lettres, les noms de MM. Marc Leclerc, Léon Berthaut, Léon Dieu, docteur Brémont, Paul Brulat, André Tudesq, Victor-Emile Michelet, Fernand Hauser, Joseph Ageorges, M. et Mme Régamay, Jean Renaud, Henry de Forge, Jeanne Landre, Mme Brada, etc.

Nouvelles parlementaires

La revision des exemptés et réformés

La première sous-commission de l'armée (personnel) a désigné M. Henry Paté comme rapporteur du projet de loi tendant à une nouvelle revision des exemptés et réformés.

M. Henry Paté est hostile, rappelons-le, au projet tel qu'il a été présenté par le ministre de la Guerre.

Au Sénat

La gauche démocratique radicale et radicale-socialiste du Sénat — groupe le plus important de la Haute-Assemblée — et le groupe de l'Union républicaine, qui compte une cinquantaine de membres, ont voté hier un ordre du jour par lequel ils déclarent formellement entendre rompre avec les méthodes politiques, diplomatiques et militaires pratiquées jusqu'à ce jour par le gouvernement.

Les jardins potagers

Le ministre de l'Agriculture, d'accord avec le service de l'Intendance, avait confié à M. Ducrocq, président de l'Œuvre lilloise des Jardins ouvriers, la mission de développer les plantations dans les terrains incultes.

L'armée, dans la zone abandonnée par la population civile et jusqu'aux abords immédiats de la ligne de feu, des récoltes de légumes ont permis de varier utilement l'alimentation de nos soldats. A l'intérieur, 5.622 potagers ont été créés par les dépôts et détachements de corps de troupe, les postes de G. V. C., les hôpitaux et services divers. Leur revenu a pu être évalué, pour 1916, à 12 millions.

D'autres formations se sont adonnées avec succès à l'élevage des porcs et des lapins. La population civile a répondu, de son côté, à l'appel qui lui a été adressé par les préfets, les directeurs des services agricoles et les maires. Des mesures nouvelles sont en préparation pour que la surface de ces potagers civils et militaires soit largement augmentée au printemps prochain.

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter : aujourd'hui mercredi, Sainte Lucie ; demain Saint Nicaise.

— A 10 heures : Service solennel de l'association d'aide aux veuves militaires à la mémoire des soldats morts pour la patrie (Saint-Augustin).

— A 2 heures : Vente de l'Association Amicale des anciennes élèves de la Légion d'honneur (Palais de la Légion d'honneur, vente de charité au profit des œuvres de guerre du logement ouvrier, 9, avenue Hoche).

BIENFAISANCE

— Mme Poincaré s'est rendue hier matin à l'hôpital espagnol, boulevard Bineau, 121, à Neuilly. Reçue, à sa descente de voiture, par M. Quinones de Leon, ministre plénipotentiaire d'Espagne, et par le docteur de Sard, médecin-chef de l'hôpital, entourés des membres du comité directeur, elle a visité tous les services et parcouru toutes les salles, adressant à chaque blessé des paroles de réconfort et laissant à chacun d'eux un souvenir.

NAISSANCES

— La comtesse Henri Fréchet, femme du capitaine de frégate actuellement dans l'Adriatique, a mis au monde un fils, Michel.

— Mme Jean Frapillon a donné le jour à une fille, Madeleine.

DEUILS

Morts pour la France :

ALBERT MARILLE DE POUCEVILLE, sous-lieutenant au 5^e cuirassiers. — CAMILLE Mulsant, sous-lieutenant au ... d'infanterie. — GEORGES COUTURE, sergent au 131^e d'infanterie. — JULIEN PORRISSE, du ... d'infanterie. — LÉON-HONORÉ POUSSAUME, téléphoniste au 315^e d'infanterie.

Nous apprenons la mort : De M. Hippolyte Hennequin de Bernoville, conseiller référendaire honoraire à la Cour des Comptes, décédé à Versailles à quatre-vingt-onze ans ;

De M. Eloy Dubois, conseiller à la Cour de cassation, officier de la Légion d'honneur, décédé à Genève, à 72 ans ;

De M. Louis Barrère, capitaine d'artillerie au service géographique de l'armée, et beau-père du docteur René Luyt, médecin-aide-major ;

De M. Pierre Laysenne, inspecteur général honoraire de l'Instruction publique ;

De Mme Bouillet, femme du docteur Bouillet, maire du 16^e arrondissement, décédée en son domicile, 17, rue de l'Annonciation, 17 ;

De la comtesse Jules d'Andigné, née Serval de Laisle, sœur du général de cavalerie, décédé à Avoise (Sarthe) ;

De M. Henri Legendre, décédé à douze ans, rue Pierre-Curie, 12 ;

De la supérieure des Sœurs de Saint-Vincent de Paul de l'hospice général de cette ville, sœur Augustine Viard, décédée à Angers.

Pour les naissances, mariages, nécrologies, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Paris. Téléphone Central 52-11 — 9 à 6 h. Tarif spécial pour nos abonnés.

La Bourse de Paris

DU 12 DECEMBRE 1916

Le marché reste dans l'expectative. Au parquet, peu de changements de cours à signaler. Nos rentes, les lignes espagnoles et les cuprifères sont les plus résistantes. En banque, on note quelques légers progrès dans le compartiment industriel russe, sur la Toulka, qui passe à 1.341, et Bakou à 1.630. Parmi les fonds d'Etat, le 3 0/0 reste à 61,10, le 5 0/0 à 88,05. Au groupe étranger, l'Extérieure fléchit à 101,20 ; Russes diversement traités : le Consolidé s'améliore à 70,50, tandis que le 1896 se tasse à 54.

Etablissements de crédit quelque peu réalisés. Grands Chemins français non loin de leur niveau de la veille. En lignes espagnoles, le Nord-Espagne se retrouve à 470, le Saragosse s'inscrit à 425 contre 422. Rio calme, mais soutenu à 1.775.

COURS DES CHANGES

Londres, 27,79 ; Suisse, 118 ; Amsterdam, 238 ; Pétersbourg 170 ; New-York, 583 1/2 ; Italie, 84 ; Barcelone, 625.

METALLS A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : Electrolytique, 166 ; étain comptant, 183 1/4 ; étain liv. 3 mois, 186 3/4 ; plomb anglais, 31 1/2 ; zinc comptant, 58 ; argent, l'once 31 gr. 1.035, 36 d. 1/8.



ÉCOLE DE

CHAUFFEURS-MÉCANICIENS

reconnue la meilleure de Paris, la moins chère. Brevets militaires et civils. BELSER, 144, rue de Tocqueville. Téléphone Wagram 93-40.

PETITES ANNONCES ECONOMIQUES

du Mercredi et du Samedi

TARIF AU MOT

En cas de doute ou de contestation, le compte des mots s'effectue d'après les règlements de l'Administration des Postes pour les dépêches télégraphiques.

En aucun cas, EXCELSIOR ne se charge de recevoir ni de recueillir les réponses aux « Petites Annonces ».

GENS DE MAISON

Mécanicien chauffeur non mobilisé. Références. — ABEL, 67, rue Balagny, Paris.

Ménage. Valet maître d'hôtel, femme chambre. Excellentes références. GABRIEL, 4, avenue Marceau.

SUCCESSIONS

TESTAMENT. PARTAGES. AVOCAT-SPECIALISTE, 4, quai Mauberge.

LEÇONS

Langues vivantes, Mathématiques, par correspondance. Rémi, 17, rue Jean-Goujon.

COURS, INSTITUTIONS

SITUATION d'avenir est obtenue après quelques mois d'études pratiques à l'Ecole PIGIER, 53, rue de Rivoli; 19, boulevard Poissonnière; 147, rue de Rennes, Paris.

APPARTEMENT, MEUBLES

9, rue Greffulhe, gare Saint-Lazare. Chambres avec ou sans salon, bains, ascenseur, téléphone; entièrement neuf.

ALIMENTATION

Oufs du jour pour malades. Livraisons quotidiennes dans Paris. 1 fr. 80 douzaine. NICOLAS, aviculteur, Jouarre (Seine-et-Marne), 9^e année.

TRUPPES en gros. S'adresser L. NIEL, Marignane (Bouches-du-Rhône).

OCCASIONS

Demandez à CIGALIA, 8, rue Condé, Paris (6^e), quatrième série cartes-sonnets de la guerre illustrées par Lucien Jonas, Laronze, Fabiano, de Mirmont, Guedry, Bouilly, Aimé Perret, Mazeline, Marc Leclerc, Herman, textes du poète soldat André Sorlae; la pochette des dix cartes, 1 fr. 25 franco.

VENDRE. « Salamandre »

Louis XVI, vernissée paron. Billard Pissot, Piano Bord. — M. Champrosay, Argentan.

A VENDRE belle Salle à manger comprenant buffet, desserte, table, chaises cuir. 2, rue Gabriel-Vicair (3^e).

LA BOITE « LA PRATIQUE »

Permet de faire soi-même toutes conserves de viandes, gibiers, plats cuisinés, etc., pour envois à nos soldats sur le front ou prisonniers. Son système de



bouchage assure la conservation indéfinie des aliments.

Catalogue éco sur demande et notice explicative. CR. AUJAS, 10, r. du Guignier, PARIS (20^e).

GARDE-MEUBLES de l'Est.

63, faubourg Poissonnière. Belle chambre de luxe citronnier et acajou, salon, salle à manger, lit cuivre et tous objets mobiliers. Grand bureau, écrit debout, 2 faces, 4 places, état neuf. Déménagements, transports.

CHIENS

Chiens luxe nains toutes races, 5, rue Laffitte, 2-5 h.

Splendide griffon havanais, race pure, 137, rue de Bécon, Courbevoie (gare Asnières).

CHENIL DU PANTHEON. Berger Alsace, Beauce, Brie; Bouledogues français; Fox 77, rue Mouffetard, Paris.

A vendre superbe chien d'Aloup gris argent, deux ans. S'adresser Photographie Studio, 51, boulevard Barbès, Paris.

M^{me} LONGEON, 2, pl. Lepoy-Beaulieu, à Lisleux, à un élev. excl. de tous nains et min. tr. important issus



champs et est obten. nomb. prix France et étr. Télétels: marron, noir, or, sab. et blanc. Gde val., nain, chiot, rare beauté. Prix intéressants.

Box-Bull. Terrier anglais. Coker. Papillons Maltais. 188, rue Roquette.

Policiers, Fox, Loulou, Boules, Toy, Chien National, 6, passage des Sur-reaux, St-Maurice (Seine).

ETABLISSEMENTS D'ÉLEVAGE MARETTE

(tél. 225). Montreuil (Seine), 131, Bd l'Hôtel-de-Ville, 7^m. Métro Porte Vincennes. Cent. chiens polie. lites rares, 13 ans; chiens guerre, fox ratters, chiens luxe d'appart. Expéd.



France et étr. Phot. sujets. Etalons prim. Saillies pr. modérés. Chien ouv. 15 jours. English spoken.

CHEVAUX, VOITURES

12 Chevaux, 2 Juments, à vendre, avec ou sans harnais. Camionnage, 9, avenue Herbillon, Saint-Mandé.

AUTOMOBILES

30 CAMIONS automobiles. Vente, Achat, Location, 6, rue Raspail, Levallois-Perret.

DIVERS

BEAUTE, secret de famille, revenant à 3 francs par mois. — Mme Ixe, 28, rue Vauquelin, Paris (5^e arrond.)

Plus d'Antipyrine ni cachets similaires à effet passager: PHÉLIANTHINE, produit végétal retiré du Soleil (Tournesol), par DEHARGNE, pharmacien, guérit névralgies de la tête. Demandez toutes pharmacies. Envoi contre mandat-poste 3 fr. 50 Laboratoire DEHARGNE, Vendôme (L.-et-C.), Régénérateur du système nerveux.

HYGIENE

Luxuriante chevelure. Cheveux gris raménés à couleur naturelle. Calvitie empêchée et guérie par l'emploi du « Luxur Hair Tonic ». Aucun élément dangereux. Paquet d'essai aux lecteurs d'Excelsior, 1,50 franco. A. E. Heath, 17, Grace Hill, Folkestone (England).

ANIMAUX DIVERS

Chats Slam et angora. Perroquets, perroches, 188, rue Roquette.

GRAPHOLOGIE

CARACTÈRE, Aptitudes, etc., par l'écriture, 3 francs. Rien de la chiromancie, 2 à 7 heures, tous les jours, dimanches et fêtes, ou écrire: Mme Ixe, 28, rue Vauquelin, Paris (5^e).

CAPITAUX

600 francs par mois. Affaire d'alimentation à personne disposant petit capital. — MECHIAN, 24, rue Départ.

VILLAGIATURES

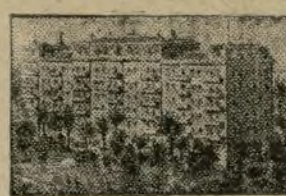
SUR LA CÔTE D'AZUR

AGAY Centre des excursions de l'Estérel. Parc splendide dominant la rade. — Notice illustrée.

BEAULIEU-SUR-MER MEYER'S VICTORIA HOTEL. Le vrai home des familles. Plein Midi. Jardin, terrasses.



CANNES GRAND HOTEL CALIFORNIE. Reconstitué en 1913 avec tout le confort. Situation élevée. Service auto gratuit avec centre de la ville.



CANNES

HOTEL BEAU-SITE

250 chambres. Eau courante. 100 salles de bains. Magnifique hall. Parc séculaire. Célèbre tennis. Demandez brochure.

CANNES

HOTEL SUISSE, face la mer. Position centrale. Jardin. Prix modérés.

CAP-FERRAT

LE GRAND-HOTEL

Meilleur confort. Magnifique situation entre Nice et Monte-Carlo. — Pour renseignements, écr.: LÉON FERRAS, Saint-Jean-Cap-Ferrat (Alp.-Marit.)

MONTE-CARLO

HOTEL

BRISTOL-MAJESTIC. Bd de la Condamine. E. face la Mer. 2 minutes du Casino.

MONTE-CARLO

(BEAU-SEUIL, terr. franç.)

HOTEL SUISSE. Confort moderne. Prix modérés. Arrangements p^r familles et Régime.

NICE-RIVIERA-PALACE



Séjour idéal

Parc

de 30.000 m²

Service

d'autobus

gratuit

entre l'Hotel

et le Casino

NICE

HOTEL SAINT-BARTHELEMY

Position unique dominant la ville. Immenso parc. Prix mod.

NICE

HOTEL COLBERT

Grand confort. Pension, prix guerre. — 34, rue Lamartine

NICE

HOTEL DE LUXEMBOURG

Ouvr. toute l'année. — Promenade des Anglais

NICE

HOTEL DES ETRANGERS

Prix réduits. Même propriétaire

NICE

GRAND HOTEL O'CONNOR

Sur jardins. — Recommandé aux familles. Ouv. toute l'année



NICE

HOTEL RUHL

ET DES ANGLAIS

La plus belle situation

Tout le confort moderne

NICE

HOTEL WEST-END

Promenade des Anglais. Confort moderne. Arrang. p^r séjour.

NICE

L'OFFICE DE LA CÔTE D'AZUR

2, av. des Phocéens, renseigne sur tout pour tout séjour, diambres pour répons. Publicité générale sous toutes les formes. Editeur de la CÔTE D'AZUR, mondaine, liste des hivernants. Les abonnements à Excelsior peuvent y être souscrits.

SUR LA CÔTE VERMEILLE

VERNET-LES-BAINS (Pyrén.-Orient.)

Station hivernale. Climat doux sec. Eaux sulfureuses. HOTEL PORTUGAL ouvert. Grand confort. Villas à louer. — SÉNÉZARG, directeur.

FEUILLETON D'EXCELSIOR DU 13 DÉCEMBRE 1916

Pour le roi de Prusse!

ROMAN VECU

PAR

Georges MALDAGUE

QUATRIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

— C'est très vrai, riposta Mlle de Saint-Priest... Mais j'ignorais cela... C'est moi qui ai appris à mon père et à mon grand-père que je ne me mariais plus... C'est moi qui ai rompu... et les coupables, ce sont les roses...

— Si coupable il y a, prononça doucement la générale.

La face pâle du convalescent venait encore de s'empourprer.

— Et vous voyez, fit Ghislaine, que je ne me cache pas pour le dire... et devant grand-mère, et devant Perraud, qui est des nôtres... tout à fait des nôtres...

— Oh! mademoiselle Ghislaine, balbutia l'interpellé, fort ému.

— Remarquez-vous, reprit la jeune fille, que bonne-maman sourit toujours... même qu'elle sourit un peu plus fort?

Les yeux loyaux d'André se tournèrent presque éperdus vers l'aïeule, qui fixait sur lui son

Copyright 1916 by Georges Maldague. Tous droits de reproduction, traduction, adaptation dramatique ou cinématographique réservés pour tous pays.

regard que la tristesse, à présent, ne quittait jamais entièrement, mais si bon, en ce moment, presque heureux.

Ghislaine allongea le bras au travers du petit guéridon ancien, qui la séparait du lieutenant Delleville.

Elle lui tendait sa main ouverte; il trembla en y mettant la sienne.

— Vous savez, fit-elle de son ton le plus sérieux, le plus charmeur également, que le général, que papa, que tout le monde, moi la première, fait ce que veut grand-mère...

Il n'eut pas la force de répondre.

Alors l'aïeule, affermissant sa voix :

— Ghislaine vous aime, André...

Il resta encore muet.

— Et vous?

Le beau regard brun s'irradia puis se détacha du visage aurolé de cheveux blancs, vers lequel il s'était retourné.

La main qui redevenait forte, la main qui voulait à tout prix ressaisir l'épée pour le service de la France pressa presque violemment les doigts fuselés, les doigts si légers de l'infirmière qui pensaient à tant de reprises la pauvre tête d'où la pensée s'était enfuie.

Les deux jeunes regards se rencontrèrent, les regards de vingt ans, imprégnés d'amour.

Et, se levant d'un seul mouvement, reculant comme si après le rêve la réalité lui faisait peur, André cria dans un sanglot :

— Je l'adore!

CHAPITRE II

Vers minuit, alors que, depuis deux heures, chacun était retiré chez soi, des sonneries de téléphone répétées emplirent l'aile du château réservée aux officiers allemands.

Sur-le-champ, chacun se trouva sur pied.

Le poste logé dans la maison du garde-chasse,

qu'une ligne téléphonique reliait au vieux donjon depuis l'occupation, fut également, en quelques instants, tout entier debout.

Une automobile arriva.

Une autre une demi-heure après; puis une troisième à peu près encore à une demi-heure d'intervalle.

Les sons de trompe devaient réveiller — excepté Pierre Davignon, qui avait le sommeil de son âge — ceux qui s'étaient endormis dans l'aile gauche, c'est-à-dire tout le monde, car, même André Delleville, dont le rêve prenait corps — le beau rêve d'amour sur un horizon de sang — et qui demeurait agité, un peu fiévreux en se couchant, venait de fermer les yeux.

Ce n'était pas la première fois que quelques hôtes inattendus s'arrêtaient, même la nuit, aux Trois-Étangs.

Les déplacements, dans l'armée allemande, paraissent faire partie de la stratégie journalière.

Plus d'une fois, les habitants du château entendaient tel ou tel officier affirmer, en se rengorgeant, que si elle était la première armée du monde elle le devait presque autant à sa facilité d'évolution qu'à ses armements et à sa discipline.

Personne donc ne s'étonna et chacun se rendormit, à l'exception de Perraud, qui, de sa chambre, pouvait voir dans la direction de sa maison et qui trouvant que trois autos c'était beaucoup pour une seule nuit, avait entrouvert légèrement sa persienne.

A travers les arbres éclaircis, elle surgissait, cette demeure chère, où ses parents mouraient, où il était né, et de laquelle on l'évoquait, toute pleine de lumière dans les ténèbres.

Car ces gueux d'Allemands, à peine installés, y faisaient installer la lumière électrique.

Puis, par l'allée de charmes, il lui sembla qu'une patrouille s'avancait.

Il ne se trompait certainement pas : des hom-

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Les propriétés détersives et antiseptiques qui ont valu au

Coaltar Saponiné Le Beuf

d'être admis dans les **Hôpitaux de Paris**, en font un produit de choix pour les usages de la **Toilette** :

**Ablutions journalières ;
Lotions du cuir chevelu** qu'il tonifie ; **Soins de la bouche ;
Lavage des Nourrissons**, etc.

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des nombreuses imitations

Montres

Longines
Élégantes
et précises.



SANTÉ DES DAMES

Nombreux sont les accidents critiques qu'on observe chez la femme, soit à la **FM. MATION**, soit normalement, soit à l'époque du **RETOUR D'ÂGE**, l'âge critique entre tous. Ce sont des **irrégularités, des malaises, des bouffées de chaleur, des vertiges, des étouffements** et des **angoisses**, accompagnés souvent d'**hémorragies** diverses et plus ou moins abondantes : ce sont des **palpitations de cœur, des douleurs et des névralgies** : parfois la femme souffre de **dyspepsie, de gastralgie** et de **constipation** purement nerveuse. En fin la mauvaise circulation du sang engendre une foule de maladies telles que les **varices, la phlébite, les hémorroïdes** et les **congestions** de toute nature. Il existe cependant un remède qui prévient, guérit ou améliore toujours ces infirmités : c'est

L'Elixir de VIRGINIE NYRDAHL

unanimentement prescrit par le corps médical contre ces affections.

On n'a qu'à découper cette annonce et l'adresser à : **Produits NYRDAHL, 20, rue de la Rochefoucauld, Paris**. Pour recevoir franco la brochure explicative de 150 pages, ainsi qu'un petit échantillon réduit au dixième, qui permettra d'apprécier le goût délicieux du produit.

Le flacon : 4 fr. 50 francs. - Toutes pharmacies.

Confitures & Conservees Amieux-Frères

TOUS FRUITS
LÉGUMES
VIANDES
POISSONS

TOUJOURS
À
MIEUX

PRÉPARÉES DANS TOUTE LEUR FRAÎCHEUR EXIGEZ LA DEVISE COMME GARANTIE DE QUALITÉ



Le Phoscao redonne la santé
aux dyspeptiques, aux anémisés
et aux convalescents.

SI VOUS SOUFFREZ
DE

L'ESTOMAC

si vous digérez difficilement, si vous avez des tiraillements, des pesanteurs, des crampes, des renvois, des vertiges, des insomnies, etc., n'hésitez pas à vous mettre au régime du délicieux Phoscao et en quelques jours ces malaises auront complètement disparu et votre estomac fonctionnera à nouveau normalement. Le Phoscao assure des digestions régulières ; il régénère le sang et fortifie les nerfs ; c'est l'aliment idéal des anémisés, des convalescents, des surmenés et des vieillards.

ENVOI GRATIS D'UNE BOÎTE-ÉCHANTILLON

Écrire :

PHOSCAO

9, Rue Frédéric-Bastiat, Paris.

EN VENTE : Pharmacies et Epiceries : 2.45 la boîte.

N. B. - Dans les colis que vous envoyez aux soldats, n'oubliez pas de mettre une boîte de Phoscao et une boîte de Croquettes de Phoscao.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à nos bureaux.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris - Volunard.

mes contournaient l'aile droite pour aller se placer sans doute au pied du perron.

Si c'eût été une alerte, il eût entendu le branle-bas du rappel.

Il conclut : un personnage de marque allait honorer les Trois-Étangs d'une visite ou d'un séjour plus ou moins prolongé.

Quand la troisième voiture entra sous la charnelle, le garde crut distinguer dans la lueur aveuglante du phare d'avant la couleur grise et le drapeau de la Croix-Rouge de l'auto impériale.

— Diantre ! pensa-t-il, c'est de la grosse légume...

Il referma doucement sa persienne, s'assura que son blessé, à côté, n'était point dérangé, et sortit dans le couloir.

Passerait-il « en Prusse », suivant son expression, c'est-à-dire dans l'autre partie du château ?

Il en eut bien envie, habituée qu'il était à aller droit devant lui, quand il voulait se rendre compte de quelque chose.

La réflexion l'arrêta.

Un personnage de son espèce ne devait rien gagner à trop de curiosité.

Ce n'est pas au cours d'une arrivée de nuit qu'on se jette dans les jambes d'un kaiser.

Si toutefois il s'agissait du kaiser.

Il se contenta de faire comme à sa persienne, d'entreouvrir avec précaution la petite porte masquée.

Cela lui parut, au delà, un tel remue-ménage, un tel entrecroisement d'ordres gutturaux, qu'il la reverrouilla, craignant le tapage pour les dormeurs.

Puis, il alla reprendre son poste d'observation, en rouvrant sans bruit sa fenêtre.

Ce ne fut plus la lumière, dans sa maison, qui le frappa, mais dans toute l'aile droite du château, qu'il découvrait de l'aile gauche, et où l'on n'avait pas eu le temps — ou dont on avait oublié — d'opérer la fermeture des contrevents.

L'électricité brûlait du haut en bas, l'appartement du général, particulièrement, étincelait.

Ce ne fut du reste qu'une vision.

Fenêtres béantes repoussées sur les volets tirés, tentures rapprochées, il ne passa même plus un rais de lumière par les interstices : le château était noir par là comme par ici.

Perraud eut une de ces idées qu'on ne raisonne pas : il tourna le compteur de sa chambre.

Une des ombres qui se mouvaient dehors et qu'il n'avait pas vues, se précipita.

Dans le jargon mi-français, « mi-schtalbock » avec lequel lui et eux arrivaient parfois à se comprendre, deux soldats dont il connaissait — c'était encore son expression — le « groin aussi rose que celui des cochons », lui en jetèrent assez pour qu'il soupçonnât ce dont sans doute « la grosse légume » qu'on installait dans l'appartement du général de Saint-Priest, ou plutôt son entourage direct, n'avouerait rien, le lendemain.

— Fermer... schlafen... vite schlafen ! Eteindre ! Eteindre !

Il éteignit, ferma et se dit :

— Est-ce qu'un de nos avions essayerait encore d'atteindre le papa ou le fils ? Ça arrive assez souvent pour les embêter... Peut-être y a-t-il eu des bombes quelque part.

Et sur cette opinion plutôt agréable, François Perraud se recoucha.

Il n'avait pas clos entièrement son contrevent, de façon à le pousser sans faire de bruit, s'il lui revenait une curiosité.

Aussi entendit-il — son ouïe d'homme des bois restant très fine — et comme il allait fermer les yeux, car il s'endormait, à la fin, un bruit qu'il connaissait.

Au début de la guerre nos avions passaient souvent au-dessus des Ardennes.

La garde traversait la prairie de Balan le 5 août, comme l'un d'eux atterrissait en plein milieu.

Il entendait bien le bruit d'un moteur.

En une seconde debout, il fut à sa fenêtre, se gardant bien, pour le coup, de faire fonctionner la lumière.

Il ne se trompait pas.

Son cœur sauta dans sa poitrine.

Il murmura :

— Est-ce un oiseau de chez nous ?

L'oiseau passa très haut, dans la nuit ténébreuse, car le ronflement du moteur avait l'intermittence des trépidations éloignées, dans une atmosphère dont la densité devait être en rapport avec la distance.

En tout cas, nul ne bougea aux Trois-Étangs.

C'était une des retraites dans la sombre forêt d'Ardenne, même éclaircie par l'hiver, faite pour s'abriter des engins qui tombaient du ciel.

Et Perraud, n'entendant plus rien, succomba au sommeil, implacable lorsqu'il le poursuivait, rêvant qu'une bombe détruisait d'un seul coup l'empereur d'Allemagne, ses six fils, et le vieux François-Joseph par-dessus le marché.

La neige tombait lorsqu'on s'éveilla au château.

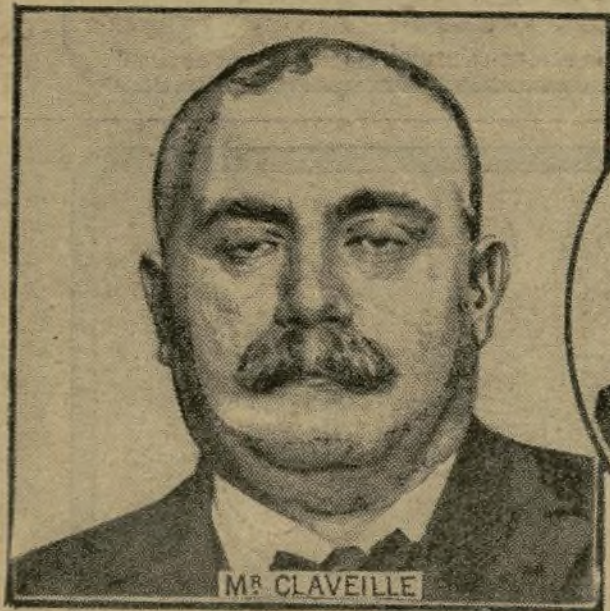
Elle s'arrêta avant de former le rideau compact qui ne permettait plus de voir au delà du Vieil Orme, par derrière et par devant, jusqu'à la terrasse.

Réunis à la cuisine, dont il leur était permis d'occuper une moitié, ce qui, à part la promiscuité, n'avait rien de gênant, car la pièce était énorme et munie de plusieurs fourneaux, dont les derniers modèles, pris d'autorité chez un grand quincaillier de Sedan, étaient installés par les Allemands, Honorine, la mère Brisquet, Pierre Davignon, s'entretenaient à voix basse avec Perraud, qui venait de leur apprendre le débarquement de la nuit ainsi que l'incident du passage de l'avion.

Il n'y avait pas de danger que personne fit allusion à rien.

(A suivre.)

TROIS SOUS-SECRÉTAIRES D'ÉTAT DU NOUVEAU MINISTÈRE



M. CLAVEILLE



M. LOUCHEUR



M. JUSTIN GODART

Au nouveau ministère du Ravitaillement et des Transports, dont le titulaire est M. Herriot, est rattaché un sous-secrétariat d'Etat, à la tête duquel est placé M. Claveille. M. Loucheur devient, au sous-secrétariat des Fabrications de guerre, le collaborateur immédiat de M. Albert Thomas, ministre des Armements et Fabrications. Le sous-secrétariat d'Etat du Service de santé reste confié à M. Justin Godart,

UN CAFÉ MAURE SUR LE FRONT



A proximité du front, des Marocains ont eu l'idée d'édifier de petites cahutes où, aux moments de repos, ils aiment à se réunir en dégustant leur café.